



# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC

(NOUVELLE SÉRIE.)

TROISIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1877.

## SOMMAIRE.

	PAGES.
NOUVEAU-BRUNSWICK.—Léprosie de Tracadie.....	163
LE REV. M. ALEX. MAILLOUX, V. G.—Notice biographique..	170
NORD-OUEST. —Mission de la Providence.....	179
“ “ Mission de l'Île à la Grosse.....	201
DIOCÈSE DE QUÉBEC.—St. Léon de Standon.....	219
“ “ L'Anse St. Jean.....	221
“ “ N. D. des Anges de la Rivière Batiscan.....	224
“ “ St. Elierthère de Pohénégamook.....	227
“ “ Saints Angus de la Beauce.....	229
CONSTANTINOPLE.—Ravage des Chrétientés d'Orient.....	231
NOTE EDITORIALE.....	240

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,

39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1877

# ANNALES

DE LA

## PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1877.

(NOUVELLE SERIE)

---

TROISIÈME NUMÉRO.

---

*MONTREAL :*

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,  
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

---

1877

Permis d'imprimer,

† EDOUARD CH. Ev. de Montréal

## LES LÉPREUX DE TRACADIE, N. B.

[Il nous semble que la lettre suivante complète ce que nous avons dit dans notre dernier numéro sur la léprosie de Tracadie, et nous sommes persuadé qu'elle sera lue avec intérêt et plaisir; M. Poirier, auteur de la lettre que nous donnons aujourd'hui, corrobore M. de Bellefeuille sur les points qui touchent à l'histoire et donne des détails comme un témoin *de visu* peut seul en donner. C'est du *Moniteur Acadien* du 7 juin dernier, que nous extrayons cette lettre; ces renseignements sont donc tout à fait récents.]

(EXTRAIT D'UN VOYAGE EN ACADIE, PAR MR. PASCAL POIRIER.)

Le jour était prêt de tomber quand j'arrivai à Tracadie. Je donnai congé à mon guide, et me présentai seul au presbytère. Je ne connaissais pas personnellement M. le curé X.; mais le succès d'un sermon prêché par lui devant une réunion anglaise où se trouvait un de mes amis, était venu jusqu'à mes oreilles. Il me tardait de me présenter à un compatriote aussi distingué.

Monsieur X. était absent.

Sans l'attendre, je me hâtai d'aller visiter les alentours d'une institution unique dans la Confédération—le Lazaret.

Plusieurs lecteurs, à l'étranger et même en Acadie, me demanderont quel est ce lazaret de Tracadie? L'histoire en est bien triste, pénible à raconter. La lèpre sévit en cet endroit; et le lazaret, comme le nom l'indique, est l'hospice où sont renfermés les lépreux.

Bien des commentaires ont été faits au sujet des lépreux de Tracadie, et la plupart avec une ignorance remarquable des faits et des circonstances. Par exemple, une conclusion tirée par plusieurs touristes anglais qui se sont mêlés d'écrire à ce sujet, est d'affirmer que la lèpre existe à l'état dormant chez tous les Acadiens, par suite d'ancienne corruption du sang, que c'est chez eux une maladie endémique.

Les faits vont rétablir la vérité.

La première apparition de ce terrible fléau a été signalée en 1816, à Chatham, à quarante milles environ de Tracadie;

et c'est une femme anglaise, Madame Gardiner, qui en était atteinte. Jamais aucun symptôme de ce mal n'avait été observé auparavant en Acadie, ni pendant le domination française, ni après; et aujourd'hui encore, il est aussi inconnu, inouï, dans les autres parties des Provinces Maritimes que dans la Chambre des Représentants à Ottawa. Ce n'est qu'en 1821, que la lèpre s'est déclarée pour la première fois à Tracadie, parmi la population française: une autre femme, Madame Benoit, en était la victime.

Comment la lèpre a-t-elle originé à Chatham, puis à Tracadie? C'est la question, c'est le mystère; mystère sottement expliqué par le premier touriste anglais auquel est venu l'idée qu'elle devait exister à l'état latent chez tous les Acadiens. La maladie est-elle spontanée? A-t-elle été importée de l'étranger, comme elle l'a été en Espagne par les Maures et en France par les Croisés, au dire de certains savants savamment réfutés par d'autres? Mystère encore. Les habitants de Chatham disent que l'équipage d'un certain navire norvégien leur a laissé ce funeste présent. Chatham, en effet, exporte beaucoup de bois en Europe sur des navires norvégiens; et tout le monde sait que la lèpre sévit en plusieurs endroits de la Norvège.

Quoiqu'il en soit, le fléau a maintenant pris racine dans notre province, et fasse le ciel qu'il ne se propage pas. Actuellement il ne franchit pas les limites de Tracadie et de la partie la plus rapprochée de Poquemouche, paroisse voisine. L'on observe en outre, fait consolant, que le nombre des victimes n'augmente pas depuis que les bonnes Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal sont allées prendre soin des malades, mais qu'il tend, au contraire, à diminuer.

Autrefois, à partir de 1844, les malades étaient relégués à l'Île-aux-Becs-Scie (Sheldrake Island), sur la rivière Miramichi, à six ou sept milles de Chatham. On les entassait pêle-mêle dans une chétive bicoque, cadeau du gouvernement, où ils étaient réduits, la plupart du temps, à prendre soin d'eux-mêmes. L'or ne pouvait payer les services d'aucun engagé; à peine si un parent osait aller leur prodiguer de temps à autre les soins les plus urgents, tant la crainte du mal frappait les esprits.

Ce que l'or, le dieu puissant, la parenté, le lien fort, n'ont pas fait, la Religion l'est venue faire, avec des femmes pour ministres.

Les Dames de l'Hôtel-Dieu arrivèrent à Tracadie le 4 octobre 1868. Le Révd. M. Gauvreau, mort il y a quelques années en odeur de sainteté, avait obtenu du gouvernement que le soin des lépreux leur serait confié. Aujourd'hui, grâce à leur dévouement, si le mal n'en est pas moins demeuré affreux, incurable, au moins les malades sont-ils l'objet constant de l'attention la plus empressée, de la sollicitude la plus tendre.

Je visitai le Lazaret en compagnie de M. le Curé. J'avouerai que je ne pus maîtriser un certain sentiment de crainte, en entrant dans ce lieu, d'où, comme dans l'enfer du Dante, aucun condamné ne sort. Déjà, la veille, dans ma promenade autour de l'hospice, j'avais conversé avec quelques-uns des malades occupés à respirer la fraîcheur du soir dans leur jardin. Je m'étais fait raconter l'histoire de plusieurs d'entre eux, leur condition présente, leurs souffrances, leurs espérances. L'air de consternation que je leur avais vu, cette sombre résignation qui serait du désespoir si elle n'était un long martyre, avaient assombri mes pensées, bouleversé mon âme.

Les Religieuses nous accueillirent avec beaucoup de grâce. Elles me permirent même de visiter les appartements des malades. Il n'y a que deux appartements, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. A notre entrée, ils se levèrent, s'attendant peut-être, les infortunés, que nous leur apportions des consolations, que sais je ? peut-être le remède que personne ne leur apporte, et qu'ils ne trouveront qu'au delà du tombeau. Quelles consolations donner à ceux qui ne doivent jamais jouir de la société des autres hommes, qui sont un objet de terreur pour les autres et de dégoût pour eux-mêmes ? Je ne leur apportais qu'une âme chargée de pensées lugubres ; et je me disais : quel mal ont-ils fait pour mériter le châtement qui les frappe ? Pourquoi sont-ils ici plutôt que d'autres ?.....

Il y en avait vingt-et-un, tant hommes que femmes et enfants. Les uns ne me paraissaient guère mutilés ; mais

d'autres avaient le visage, les mains, les pieds horriblement grossis ; d'autres avaient perdu leurs doigts, qui étaient tombés aux jointures sans laisser de cicatrice, comme un fruit trop mur se détache de la branche. Tous avaient cette couleur terne, cette chair morte, incolore, ou plutôt pareille au cuir de l'éléphant, ainsi que le nom de la maladie l'indique.

La *lèpre*, en effet, n'est pas proprement le nom de leur maladie, c'est l'*éléphantiasis*.

La lèpre proprement dite a été subjuguée par la science moderne.

L'éléphantiasis dont sont frappés les malades de Tracadie est la lèpre orientale, la même apparemment dont il est fait mention dans Moïse et les écrivains hébreux, celle qu'a décrite Aretée de Cappadoce. C'est le mal incurable, mystérieux, que la science humaine n'a jamais sondé, et qu'un miracle seul a guéri.

La lèpre si répandue en Europe au Moyen-Age, qu'en France seulement, sous le règne de Louis VIII, on a compté 2,000 léproseries ou lazarets, n'était pas toujours l'éléphantiasis. Plusieurs savants prétendent même que ce n'était autre chose que la syphilis ; d'autres pensent que c'était cette sorte de lèpre que les grecs nommaient *leuke*, mal blanc.

Sans nous arrêter aux disputes des savants, auxquelles, pour ma part, je n'entends rien, comment s'expliquer la nature de la lèpre dont il s'agit, la plus ancienne des maladies dont l'histoire fasse mention, la moins expliquée, celle que les hommes ont le plus en horreur ? Est-elle contagieuse ? Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu qui prennent soin des malades depuis sept ans, non plus que les femmes qui lavent leur linge, ne l'ont jamais prise. Une rumeur circule, cependant, qu'un médecin attaché au lazaret s'aperçut un jour qu'il en était atteint, et de désespoir mit fin à son existence.

Est-elle héréditaire ?

Dans les familles le mal frappe indistinctement le père, la mère, les enfants ou quelques-uns d'entre eux, et épargne les autres. L'on a vu un homme, marié en secondes



noces, dont les deux femmes sont allées mourir au lazaret, vivre de longues années et n'en être jamais atteint. Voici qui est plus surprenant encore : une femme a donné le jour à un enfant pendant qu'elle était au lazaret, où elle est morte ensuite, et l'enfant maintenant est grand et n'a aucun symptôme de la lèpre.

Qui éclaircira ce mystère ?

Ici, comme dans la plupart des effets dont les causes sont demeurées inconnues, un brin de superstition est venu se fourvoyer : ce qui n'a, dans aucun temps, contribué à améliorer le sort de ces malheureux. Aux yeux du peuple, un lépreux a presque toujours été un homme frappé de la malédiction du ciel.

Les législateurs, au contraire, tout en s'entourant des mesures les plus sévères pour empêcher la propagation du mal, ont presque toujours laissé le soin des lépreux aux ministres de la religion, semblant montrer par là le cas religieux qu'ils en faisaient. Moïse ordonne à l'homme suspect de la lèpre de se montrer au prêtre. S'il est déclaré impur, on lui assigne sa demeure hors du camp. Sa maison est démolie, et ses hardes et meubles sont brûlés.

Au Moyen-Age, celui qui était convaincu atteint de la lèpre était recouvert d'un linceul ; on chantait pour lui la messe des morts et le *libera*, puis on le conduisait au cimetière. Le prêtre prenant une pelletée de terre, la lui posait trois fois sur la tête en lui disant : *Souviens-toi que tu es mort au monde, et pour ce, aye patience en toi.* " Il lui était défendu alors, dit un auteur que je transcris, de s'approcher de personne, de ne rien toucher de ce qu'il marchandait, de se tenir au dessous du vent lorsqu'il parlait à quelqu'un, de sonner sa tourterelle, ou cliquette, quand il demandait l'aumône, de ne pas sortir de sa borde ou tanière sans être vêtu de la housse, de ne boire à aucune fontaine ni ruisseau, si ce n'est dans le réservoir d'eau qui se trouvait devant sa borde, de ne pas sortir du lieu de son domicile sans un congé du curé ou de l'officier."

Ces cérémonies si lugubres étaient bien de nature à frapper profondément le peuple qui en était témoin ; d'où l'horreur que le nom seul de lépreux inspirait.

Certains peuples sont allés encore plus loin. Ils voulaient (ceux-là n'étaient pas positivement des républicains) que le roi qui en était frappé se baignât dans le sang de ses sujets pour se guérir.

Au rapport de Josephé, au contraire, chez quelques contrées orientales, les lépreux étaient l'objet de la vénération universelle, d'honneurs extraordinaires : on leur donnait les premières dignités civiles et militaires.

Plutarque nous apprend qu'Artaxerce aimait passionnément son épouse Atorsa, dont le corps était couvert d'une lèpre blanche — celle que les Grecs appelaient *leukie*.

Le gouvernement du Nouveau-Brunswick ne témoigne pas aux lépreux de Tracadie, les mêmes égards que témoignaient à leurs lépreux les gouvernements dont parle Josephé. Après les avoir laissés périr de misère pendant de longues années sur l'Île aux Beccs-Scie, il les a, il est vrai, installés dans le lazaret où ils sont aujourd'hui. Mais ce lazaret n'est pas ce qu'il devrait être ; les malades n'y sont guère plus à l'abri des intempéries des saisons qu'ils ne le seraient dans une grange confortable. La pluie, quand elle est poussée par les vents du nord et du nord-est, pénètre le toit, et tombe abondamment sur leurs lits de douleur ; et pendant les rigueurs de l'hiver, les soins et la sollicitude des bonnes Religieuses ne peuvent pas toujours les préserver du froid qui, joint à l'humidité de l'automne, leur est souvent fatal. Parce qu'ils sont condamnés à vivre isolés, séparés de toute société ; parce que leur mal est sans remède, cela ne doit pas leur enlever leurs droits à la sympathie de leurs semblables. Le gouvernement en les dotant d'un hospice confortable, tel que le réclame leur malheureux état, ferait un acte de philanthropie applaudi par toute la province. La subvention même de 800 piastres accordée aux Religieuses pour leur propre entretien, l'achat des remèdes, etc, n'est pas suffisante. L'on ne devrait pas y regarder de si près, il me semble, lorsqu'il s'agit de tempérer des souffrances déjà grandes et surtout si longues.

Ceux d'entre vous à qui il est arrivé de visiter nos grands pénitenciers, ont peut-être été étonnés d'y entendre parler

de délivrance prochaine, faire des rêves brillants, ceux que la justice a condamnés à une réclusion perpétuelle. Mon étonnement fut plus grand encore en entendant les mêmes paroles, les mêmes projets d'avenir et de bonheur, sortir de la bouche de ceux que la science et les hommes ont également condamnés. Mais ces moments-là sont courts ; ce sont des éclairs passagers, des images fugitives, suivis aussitôt d'un affreux retour, de la sombre et inflexible réalité.

En entrant dans leur salle, la Supérieure leur avait annoncé que je leur apportais des nouvelles du Docteur Taché. A ce nom je vis leurs yeux se dilater, leurs lèvres sourire, comme à l'annonce d'une délivrance prochaine. Le Docteur Taché, en effet, a passé plusieurs étés avec eux à étudier leur maladie, dans le but de faire un traité sur la lèpre, qu'il est prêt, me dit-on, à mettre sous presse. La science attend l'œuvre du savant docteur, mais non pas avec la même avidité que ces malheureux attendent son retour au milieu d'eux. De ses bontés pour eux il leur est resté l'idée qu'un beau matin il arrivera, leur apportant le remède qui doit les guérir de la lèpre.

O espérance ! me disais-je en moi-même, tu es une bien puissante consolatrice, puisque tes rayons pénètrent jusque dans ces hospices où règne le désespoir ; puisque tu fais épanouir des cœurs condamnés à mourir.

Je laissai Tracadie l'âme grosse de réflexions sombres.

A peine si je trouvais quelqu'observation à faire sur les lieux ; à peine si j'observais la magnifique église en pierre de taille, longue de 120 pieds et large de 56, en voie de construction, et qui, parachevée, sera l'une des plus belles églises en pierre des Provinces Maritimes.

Tracadie est un village agréablement situé sur le bord de la mer, avec trois cent quatre-vingt-six familles toutes Acadiennes, sauf 4 familles anglaises et irlandaises. L'on y arrive par la diligence de Chatham ou de Bathurst, au travers de chemins qui ne sont pas les plus beaux du monde.

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

*Très Révérend Alexis Mailloux, Vicaire-Général, décédé à l'Île  
aux Coudres le 4 août 1877.*

Certa bonum certamen fidei : apprehende  
vitam æternam in qua vocatus es, et confes-  
sus bonam confessionem coram multis tes-  
tibus.

Combattez le saint combat de la foi : rem-  
portez le prix de la vie éternelle à laquelle  
vous avez été appelé, ayant si glorieusement  
confessé la foi devant un grand nombre de  
témoins.

I Tim. VI, 12.

Ces paroles de l'Apôtre St. Paul semblent être le résumé parfait de la vie et des travaux de ce vétéran du sanctuaire qui vient de s'endormir doucement dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-seize ans et six mois, après plus de cinquante-deux années de prêtrise consacrées tout entières à l'exercice du saint ministère et du salut des âmes.

Homme laborieux, patriote dévoué, prédicateur éloquent, missionnaire infatigable, prêtre sans tache, tel fut le Révérend Messire Alexis Mailloux, dont l'Eglise de Québec enregistre aujourd'hui la perte et dont elle conservera toujours le plus précieux souvenir.

M. Mailloux naquit à l'Île aux Coudres, le 9 janvier 1801, et il a conservé jusqu'à sa mort un véritable culte pour cette paroisse où il avait vu le jour et où il devait rendre le dernier soupir. La Providence de Dieu qui le destinait à devenir une des gloires du sacerdoce en notre pays, permit qu'il fut rencontré un jour dans l'Île même par un des directeurs du Séminaire de Québec, le regretté M. Jérôme Demers. Ce prêtre distingué, avec ce coup d'œil sûr qui le caractérisait et peut-être aussi comme inspiré de l'esprit d'en haut, s'attacha cet enfant. Le séminaire lui fut ouvert, et quelques années plus tard, le 28 mai 1825, après un cours d'études classiques et théologiques aussi brillant que

solide, M. Mailloux recevait l'onction sacerdotale des mains de feu Monseigneur J. O. Plessis, d'illustre mémoire.

Ecolier modèle, lévite déjà consommé dans la piété et dans la vertu, aurait-il pu ne pas devenir un prêtre selon le cœur de Dieu? Il le fut en effet, et Monseigneur Plessis, pour première preuve de l'affection et de la confiance qu'il mettait en lui, le fit aussitôt chapelain de cette paroisse naissante de St. Roch de Québec que ce prélat aimait si particulièrement. Quatre ans plus tard, en récompense de son zèle, on l'attacha plus étroitement encore à son poste et il devint premier curé de St. Roch. Il conserva ce titre jusqu'en 1833, époque à laquelle il supplia l'autorité ecclésiastique de lui laisser exercer le saint ministère dans une paroisse de la campagne. La Rivière du Loup lui échet en partage. Il s'y était établi depuis à peine un an, lorsqu'on réclama ses services pour la direction du collège Ste. Anne Lapocatière. Inutile de dire qu'il se donna tout entier à cette œuvre qui demande tant de discernement, de prudence et de dévouement. A la mort de M. Painchaud qui eut lieu le 8 février 1838, il accepta la cure de Ste. Anne, tout en demeurant attaché au collège, au soutien duquel il consacrait presque tous ses revenus ecclésiastiques avec cette charité qui ne s'est jamais démentie un seul instant. C'est pour reconnaître tant de bons offices qu'au mois de juin de la même année, Monseigneur Signay le nomma Vicaire-Général, honneur qu'il méritait à tant de titres. Pendant dix ans, M. Mailloux se voua corps et âme à la desserte de cette immense paroisse, sans jamais oublier l'œuvre du collège dont il espérait tant de bien pour le pays.

Depuis longtemps, cependant, ce saint prêtre mûrissait dans son esprit et réchauffait dans son cœur un projet aussi plein de patriotisme que de religion et l'heure semblait venue où il allait pouvoir la mettre à exécution. L'ivrognerie faisait de terribles ravages dans tout le Canada, et elle avait alors ce caractère particulier qu'on semblait ne la considérer ni comme une honte ni comme un péché bien grave. Pour combattre ce désordre affreux, Monsieur le Grand-Vicaire Mailloux se fit exclusivement l'Apôtre de

*la Tempérance*, et bien que le mal eût jeté déjà des racines profondes, après quelques années de travaux, ce zélé missionnaire avait changé la face du pays. On le vit donc pendant longtemps, armé de l'étendard de la croix, parcourir les unes après les autres les paroisses des villes et des campagnes et y établir cette société admirable de tempérance dont la sainte rigueur était bien nécessaire au caractère du peuple canadien et qui demanderait peut-être de nos jours encore un apôtre pour la raviver au milieu de nous.

Les générations qui ont été témoins de cette première croisade, se rappellent encore combien ce prêtre vénéré mettait d'ardeur dans l'accomplissement de son œuvre. Sa parole forte et onctueuse à la fois ne connaissait pas d'obstacle, et si quelquefois en lui le prédicateur paraissait austère, le confesseur rachetait cette sévérité apparente par la plus miséricordieuse douceur. Que d'âmes lui devront leur salut éternel !

Après des semaines et des mois de travaux incessants, de veilles et de fatigues, l'apôtre des retraites et de la tempérance s'accordait comme à regret quelques jours de repos. Il avait choisi pour demeure la maison de son ami le plus intime, le Révérend Messire Pierre Villeneuve, alors curé de St. Charles. Là, jouissant pour ainsi dire de la vie de famille, s'occupant de quelques travaux manuels, consacrant ses loisirs à la culture de la musique religieuse et à quelques autres amusements favoris, il trouvait encore l'occasion de satisfaire son zèle en aidant son confrère bien-aimé dans tous les soins du ministère et surtout dans la prédication et dans la direction des âmes.

C'est à peu près vers cette époque qu'il présenta aux associés de la Tempérance son opuscule intitulé : "*La Croix*" qui se conserve avec respect dans beaucoup de nos familles canadiennes. Il publia aussi vers le même temps "*Le Manuel des Parents Chrétiens*," œuvre remplie de conseils salutaires pour le bien spirituel et temporel de ce peuple qu'il aimait si tendrement et qu'il voulait enchaîner à jamais sous le joug de la foi et de la vertu.

Non content de se montrer patriote dans ses travaux

apostoliques et dans ses écrits, il voulut encore encourager par ses exemples l'œuvre de la colonisation, et on le vit un jour, à la tête d'une nombreuse cohorte de défricheurs, aller travailler pendant plusieurs semaines à l'avancement de ce township qui porte son nom et où sont établis maintenant des cultivateurs à l'aise qui lui sont redevables d'une large part de leur prospérité. On rapporte que pendant cette expédition si ardue, après de pénibles journées, il passait encore une partie de ses nuits en oraison, voulant, disait-il, prier à la place de ses chers compagnons qu'il voyait accablés de fatigues et qui plus que lui avaient besoin de repos.

M. Mailloux menait depuis huit longues années cette vie laborieuse, lorsqu'un pénible incident vint encore une fois modifier son genre d'apostolat.

Le 31 août 1856, le Révérent M. Pierre Villeneuve mourait à l'Hôtel-Dieu de Québec, emportant dans sa tombe le regret et l'amour de la paroisse de St. Charles toute entière. Monsieur le Grand Vicaire Mailloux pleura ce tendre ami avec lequel il avait coulé des jours si heureux, et, comme pour faire diversion à sa douleur, il s'offrit pour la mission des Illinois que de tristes circonstances avaient rendue nécessaire. Et qui mieux que lui pouvait arrêter ce schisme naissant ? En face d'un prêtre apostat et infidèle, ne fallait-il pas un prêtre véritablement digne de son nom, un prêtre inviolablement attaché à la doctrine de l'Eglise et portant sur son front le triple cachet de la mortification, de l'obéissance et de la pureté sacerdotale ?

Cette mission des Illinois fut féconde en fruits de salut, et quand, en 1862, il laissa cette terre qu'avait voulu ravager l'ennemi, il put emporter dans son cœur la certitude d'avoir remis pour toujours dans le droit chemin grand nombre de familles qui s'étaient laissées entraîner presque invinciblement dans les sentiers de l'erreur.

De retour en Canada, il se donna avec une nouvelle ardeur à l'œuvre des retraites. Pendant un an, il interrompit ce travail pour se charger de la paroisse de Bonaventure, dans le district de Gaspé ; mais le ciel content de ses nobles efforts voulait qu'il termina ses jours dans des oc-

cupations plus paisibles et plus proportionnées à son âge, ainsi qu'à sa santé qui allait s'altérant de jour en jour.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il fut successivement l'hôte d'amis de son choix qu'il mentionne et remercie tout particulièrement de leur charité dans son testament. Du mois de mars 1866 au mois de juin 1870, il accepta l'hospitalité du Révérend M. Martineau, curé de St. Charles, qui le traita toujours avec une déférence toute filiale.

En retour de toutes ces prévenances respectueuses, monsieur le Grand Vicaire Mailloux lui rendait tous les services dont il avait besoin, et c'est grâce à lui et même sur ses instances que monsieur le curé de St. Charles put faire en 1870, année du concile du Vatican, son voyage en Europe et son pèlerinage à la Ville Eternelle.

Depuis 1870 jusqu'à sa mort, M. Mailloux vécut à St. Henri de Lauzon auprès de ses deux autres amis de cœur, M. le Curé Grenier et le Révérend M. T. B. Côté qui n'ont cessé de lui prodiguer jusqu'à la fin les marques du plus sincère attachement.

Pendant ces dix dernières années de sa vie, M. Mailloux ne resta pas inactif. De temps en temps encore, autant que ses forces le lui permettaient, il donnait quelques retraites, avec moins de vigueur peut-être qu'autrefois, mais avec des résultats non moins précieux. C'est aussi pendant ce laps de temps qu'il élabora à force d'étude et de veilles, ses ouvrages si bien connus sur *La Tempérance*, sur *Le Luxe*, et tout récemment encore un volume intitulé *Le Petit Arsenal*. C'est un livre de controverse élémentaire destiné à la classe peu instruite et qui a reçu l'approbation des Evêques de la Province.

Monsieur Mailloux a laissé de plus un résumé inédit de l'Histoire de l'Eglise ainsi qu'une foule de notes précieuses et de documents qui peuvent servir à notre histoire en particulier. Son testament lègue au séminaire de Québec tous ses manuscrits comme un gage de reconnaissance et d'affection pour cette maison envers laquelle il se trouve, dit-il, redevable de tant de bienfaits.

Ce qu'il faut rechercher avant tout dans la série des ouvrages de M. Mailloux, ce ne sont pas sans doute les déli-



catesses d'un style brillant et châtié ; un travail trop rapide lui faisait négliger ces justes exigences de l'art ; mais si on oublie un instant ces quelques défauts, on sera étonné, en lisant ses œuvres, de voir les recherches qu'elles ont dû exiger et l'érudition dont elles témoignent. La science qui semble y prédominer, c'est la connaissance approfondie des Saintes Ecritures et des Pères de l'Eglise ; mais à chaque page aussi se révèlent, sous une doctrine quelque peu sévère, un jugement généralement sûr et une chaleur d'âme qui portent la conviction dans les esprits et la persuasion dans tous les cœurs.

Jusqu'ici nous avons admiré l'athlète du Seigneur combattant les bons combats de la foi et la confessant par ses œuvres admirables devant une multitude de témoins : *Certa bonum certamen fidei : confessus bonam confessionem coram multis testibus*. Il nous reste à le contempler maintenant au moment où il va cueillir le prix de ses travaux et recevoir la couronne de gloire qui lui est destinée : *Apprehende vitam æternam in quâ vocatus es*.

Pendant son séjour à St. Henri de Lanson, M. le Grand Vicaire Mailloux s'occupait activement du saint ministère. Le Tribunal de la Pénitence et la prédication de la parole de Dieu attiraient particulièrement son attention.

Au mois de mai de cette année 1877, pour accomplir un vœu qu'il avait fait, il prêcha trente sermons sur la Ste. Vierge. Ces sermons furent les derniers de sa vie. Cet effort d'amour pour glorifier la Reine des Cieux lui démontra combien ses forces s'en allaient rapidement, et dans l'allocution du dernier jour, comme par un instinct prophétique, il laissa comprendre aux fidèles et à ses confrères chéris que désormais sa voix cesserait de se faire entendre. Il ne disait que trop vrai. Pourtant il continua encore de se rendre au confessionnal et de célébrer la sainte messe, mais plus d'une fois il fut pris de défaillances, et un jour en particulier, (c'était pendant le Triduum de la Bonne Sainte Anne), il demeura assez longtemps évanoui dans le jardin du presbytère où personne ne l'avait aperçu.

Le 31 juillet, il quittait St. Henri pour se rendre à l'Isle

aux Coudres, pressé, disait-il, par le besoin de repos, et voulant respirer encore une fois l'air natal. Dans l'état de faiblesse où il se trouvait, on peut affirmer que la Providence seule l'a soutenu et conduit jusqu'à cet endroit où il devait terminer sa carrière. Deux ans auparavant, lorsqu'il célébrait à l'Isle aux Coudres même sa cinquantième année de prêtrise, par une fête de famille qui restera à jamais célèbre dans l'Isle toute entière, il avait déclaré publiquement à ses co-paroissiens qu'il viendrait mourir au milieu d'eux. Il tenait sa parole : encore quelque jours et ses vœux allaient être exaucés. Le quatre du présent mois, (Août) jour de l'ouverture des Quarantes Heures dans l'église paroissiale, M. le Grand-Vicaire se leva dès l'aurore et commença la Sainte-Messe, mais après la consécration, il fut atteint d'une nouvelle défaillance. Sentant que c'était la dernière il se communia lui-même avec cette piété qu'on admirait en lui ; il prit également le calice du sang précieux ; puis, après ce viatique sacré, il se rendit en toute hâte à la sacristie où M. le curé de l'Isle aux Coudres lui prodigua ses soins pressés et le reconduisit au presbytère.

Les forces lui revinrent cependant partiellement, et dans le cours de la journée, il put voir quelques vieux amis de la paroisse et converser avec eux. Mais sur les quatre heures et demie de l'après-midi, se sentant plus mal, il appela. On lui prépara aussitôt en toute diligence une potion cordiale pour le reconforter, mais lorsque quelques minutes après on se rendit auprès de lui pour la lui présenter, on le trouva immobile et doucement étendu sur son lit. Il venait de rendre le dernier soupir, sans autre effort que celui d'un voyageur qui, au terme d'une longue course s'endort d'un paisible sommeil. Son bréviaire était encore dans sa main et témoignait hautement que son dernier acte avait été un acte de religion, sa dernière parole une élévation de son cœur vers Dieu.

M. l'abbé Demers, vicaire de la Baie St. Paul, se trouvait en ce moment au presbytère. Espérant qu'un reste de vie pouvait peut-être errer encore sous ces membres glacés, il prononça les paroles de l'absolution et fit l'onction générale pour les mourants, mais il constata bientôt que c'en était fait et pour toujours.

Une mort subite laisse toujours dans l'âme de pénibles émotions ; mais en considérant les traits si paisibles de cet ami de Dieu, on se consolait au souvenir de cette parole de la Sagesse : " Quand même le juste mourrait d'une mort précipitée, il se trouvera dans le repos ; " *Justus, si morte præoccupatus fuerit in reæ frigerio erit.* Ah ! s'il était quelqu'un sur la terre qui pût se passer des derniers secours que l'Eglise réserve à ses enfants, n'était-ce pas celui qui le matin même s'était nourri du pain des forts ; n'était-ce pas ce vaillant soldat du Christ qui depuis longtemps avait vaincu la puissance du démon et qui n'attendait plus que la couronne incorruptible promise par le Prince des Pasteurs ?

La nouvelle de la mort de M. Mailloux tomba partout comme un coup de foudre et se propagea avec la rapidité de l'éclair. En un instant tous les paroissiens en furent informés, et le soir même le télégraphe annonçait que le Seigneur venait d'appeler à lui son bon et fidèle serviteur.

Pendant que les Anges du ciel se réjouissaient du triomphe de ce saint apôtre de la Croix, ses amis de la terre le pleuraient et lui préparaient des funérailles dignes de lui. Elles furent célébrées le huit août dans l'église de l'Île aux Coudes, au milieu d'un concours immense de fidèles et en présence d'un grand nombre de membres du clergé. Monseigneur l'Archevêque de Québec, voulant témoigner de sa vénération pour l'illustre défunt, présida lui-même à cette lugubre cérémonie, et avant de confier à la terre la précieuse dépouille, il prononça sur la tombe l'éloge funèbre de ce pâtre distingué dont le nom béni sera à jamais la gloire d'un sanctuaire.

Après un demi-siècle de travaux incessants dont le théâtre s'étend des limites de l'Illinois aux côtes lointaines de la Gaspésie, après tant de privations, de peines et de fatigues, qu'il repose en paix ! Qu'il dorme le sommeil des saints dans cette église où il a prié à tous les âges de sa vie, auprès de cet autel où tant de fois il célébra les saints mystères et où il est venu à son dernier jour déposer cette riche moisson de mérites dont il reçoit maintenant la juste récompense !

Quelque bien approprié cependant que soit le lieu de sa sépulture ce n'était pas là celui qu'il avait désiré. Ce qu'il voulait, ce qu'il avait demandé instamment dans l'expression écrite de ses dernières volontés, c'était d'être déposé dans le cimetière de la paroisse où il mourrait, au pied même de la grande croix qui protège ce séjour de la mort, en souvenir de la Société de la Croix qu'il avait établie.

Reposer à l'ombre de cet arbre de vie, en attendant le jour du jugement, tel était son vœu suprême. Et pouvait-il réclamer un monument plus glorieux cet homme de la croix, cet apôtre dont la vie prêcha jamais autre chose que Jésus et Jésus crucifié. Ce saint prêtre voulait encore en agissant ainsi, rester plus présent à l'esprit des fidèles et leur recommander même après sa mort la fidélité aux leçons de vertu qu'il leur avait prêchées. Mais si l'autorité ecclésiastique n'a pas cru devoir obtempérer à ses désirs, si on a préféré mettre dans le sanctuaire celui qui fut une colonne dans la maison de Dieu, celui qui sera à jamais le modèle de la sainteté sacerdotale, le peuple canadien n'en conservera pas moins, malgré cela, le souvenir de cet homme si dévoué à la religion et à la patrie et qui ne connut d'autre joie ici-bas que celle de s'oublier lui-même pour se donner tout entier à l'amour et au service de ses frères.

Dans une des dispositions de son testament, après maintes recommandations toutes dictées par l'humilité la plus profonde, M. le Grand Vicaire Mailloux a demandé qu'on ne lui fit aucun éloge sur les feuilles publiques. Nous avons dû enfreindre ses ordres.

Puisse-t-il du haut du ciel nous pardonner notre pieuse désobéissance ! Puisse surtout cette humble notice contribuer quelque peu à conserver plus longtemps parmi nous le souvenir de ce saint Prêtre qui fut toujours si agréable à Dieu et si vénérable aux yeux des hommes !

---

## NORD-OUEST.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA-MACKENZIE.

Les Associés de la Propagation de la Foi liront sans doute avec un grand intérêt les pages qui suivent. On y verra une foule de détails originaux, instructifs, et surtout fort édifiants, sur le climat et les productions de ces lointaines contrées, sur la manière de vivre et la touchante piété de leurs habitants.

*Journal d'un Missionnaire.*

Mission de la Providence, 2 juillet 1876.

2 juillet, *Dimanche*.—En attendant que les berges d'automne, à leur retour du Fort-Simpson, remontent nos lettres à Athabaska et de là à la Rivière-Rouge, qui est maintenant la porte des vieux pays à cause du chemin de fer qui doit y aboutir, je vais encore suivre ma méthode accoutumée et vous écrire chaque dimanche. C'est ce que je tâcherai de faire tant que je vivrai, et ainsi la dernière page de mon journal sera, pour vous, mon dernier dimanche passé sur cette terre. Quand sera-ce ? Je ne le souhaite pas tout de suite ; car je sens le besoin de réparer par une vie d'obéissance, de pauvreté et de mortification, mes années de jeunesse immortifiée. C'est pourquoi la vie religieuse, celle d'Oblat de Marie Immaculée surtout, m'inspire de l'atrait et de la confiance, associée qu'elle va être avec la vie de missionnaire. Oh ! j'espère que Dieu, qui est si miséricordieux, me tiendra compte du grand sacrifice que je fais de me priver de votre douce intimité. Parfois, je vous assure je suis obligé de prendre mon cœur à deux mains pour ne pas voler vers vous !

Les berges sont arrivées hier au nombre de neuf, ayant à leur tête M. Hardisty, chef de district pour la traite des fourrures. Je n'attendais à voir arriver en même temps deux de mes caisses qui avaient pris le chemin de Good-Hope l'automne dernier. C'est là tout ce qui me reste après l'incendie dont vous avez entendu parler avant moi-même.

Mais le bon P. Séguin, qui est toujours supérieur de la mission de Good-Hope, m'écrit : "Que me parlez-vous de renvoyer vos caisses à la Providence ? Elles vous attendent ici, et il vous faudra venir me les chercher. Nos évêques vous ont promis pour ici, et je vous attends avec anxiété. Vous ne désirez pas plus revoir vos caisses que je ne désire de vous revoir moi-même... Et me voilà ! Irai-je à Good-Hope ? C'est peu probable. Eh bien ! ce va être une occasion d'exercer mon vœu de pauvreté. — Monseigneur est parti lundi pour la Rivière-au-Foin, en canot d'écorce, avec le F. Renault et deux Indiens : il va donner la mission aux sauvages esclaves de ce poste, qui sont minés déjà par les absurdités et calomnies d'un vilain maître d'école protestant aposté là tout exprès pour cette fin. Presque tous les sauvages de cette mission-ci sont également rendus ; mais s'il y en a deux cents en tout, il n'y en a pas cinquante de bons pour la prière. C'est une misère que de les avoir par petites bandes à la chapelle. On voit bien que le protestantisme a passé aussi par là ; il sème l'indifférence, quand il ne peut faire autre chose. Un sauvage ne raisonne guère, et, quand on le prend par l'intérêt matériel, bien souvent il ne raisonne plus. — Mais je crois m'apercevoir que j'écris du passé qui voyage déjà pour vous rejoindre. Aussi je vais attendre à l'autre semaine.

9 juillet. — Tous les sauvages sont repartis pour le bois, c'est-à-dire pour la chasse et la pêche ; beaucoup d'entre eux ne m'ont guère donné de consolation. Je pensais que c'était simplement indifférence, mais je viens d'apprendre que c'est plutôt crainte superstitieuse ; voici comment : un vilain sauvage, nommé Le Borgne, de ce qu'il l'est, leur faisait accroire que s'ils venaient prier à la chapelle, ils ne tarderaient pas à mourir ; mais que si, au contraire, ils s'assemblaient dans sa loge, et lui touchaient la main, ils se débarrasseraient par là du mauvais son que le Père avait pu jeter sur eux. Les pauvres sauvages qui ne sont que de grands enfants vicieux (on ne saurait s'expliquer leurs idées autrement), l'ont cru et craint à la fois ; et voilà ce qui explique leur absence totale ou partielle des exercices de la mission. Mais le bon Dieu aura pitié d'eux.

je l'espère, car on peut dire d'eux, en une certaine mesure, ce que Jésus-Christ dit des Juifs : " pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. "—J'ai été voir une vieille femme qu'on disait près de mourir, et je l'ai administrée, bien que je ne pusse savoir si elle était bien malade. Je n'ai jamais vu rien de plus ratatiné, de plus vieux : un vrai consommé d'années ! Pour le sûr, il ne lui faudra pas un violent effort ; ou plutôt il n'est besoin que d'une petite brise pour faire tomber ce fruit plus que mûr de l'arbre de l'existence humaine. Dans le même camp où j'ai vu la vieille, j'ai confessé les femmes dans leurs loges. Madame Bonpass, la femme de l'évêque protestant, nous a honorés de sa visite et est venue dîner avec nous. C'est moi qui ai été chargé de la servir et de l'entretenir à table, et j'espère m'en être tiré à mon honneur. Cette dame a été à Rome et a reçu, toute protestante qu'elle est, la bénédiction du Saint-Père. Elle est âgée et... pas jolie, tant s'en faut ; mais elle a bonne façon, possède de l'esprit, du talent même, surtout en musique. Si elle pouvait aller charmer la société des pays civilisés, et entraîner son vilain évêque qui nous fait tant de mal, je la verrais de meilleur œil encore, car je ne la verrais pas du tout.

16 juillet.—Mgr Clut nous est arrivé mardi dernier en berge, de retour de sa mission à la Rivière-au-Foin : cette place-là aussi est ravagée par le protestantisme qui introduit, comme cela doit être, la liberté du mal parmi les sauvages. Ainsi, Monseigneur y a rencontré deux mauvais Indiens dont l'un entretient deux femmes, et l'autre trois. Il n'y a pas eu moyen de les convertir. De pareils fruits sont dignes de l'arbre protestant.—Cette semaine a été une semaine de pluie ; ce dont nos patates, notre orge et nos menus légumes sont loin de se fâcher. Il faut voir comme tout cela profite à vue d'œil, ils savent que la saison est courte, aussi poussent-ils à la course ! Nos rets (nous en avons 8 à l'eau) prennent assez de poisson pour défrayer notre entretien.

D'ailleurs nous sommes riches en viande sèche, et nous avons même encore de la viande fraîche d'hiver dans la glacière.—Imaginez-vous qu'un lynx s'est avisé de chercher

refuge dans les lieux d'aisance : je l'ai tiré là à bout portant ; mais on ne l'a pas mangé à cause des circonstances et des lieux.

23 juillet.—Tous nos catholiques du Fort ont communié aujourd'hui. C'est moi qui chante toujours la Grand'messe, excepté les dimanches ou fêtes de 1re classe, où Monseigneur officie pontificalement. Il souffle un vent du Sud aujourd'hui, qui brûle. Quel étrange climat ! Il y a quelques jours, il y avait gelée blanche et rebords de glace : aujourd'hui, c'est la chaleur des tropiques. Nous voilà au plus fort des moustiques ! Nos pauvres animaux n'ont garde de se fourvoyer dans le bois. Ils préfèrent les quelques brins d'herbe desséchée des alentours de la mission aux touffes luxuriantes des bords de la rivière, attendu que ces touffes et l'ombre des bois sont des repaires de maringouins. Le soir, nous sommes obligés de leur faire de la boucane, pour leur procurer un peu de repos dans la nuit ; vous les voyez venir instinctivement fourrer leurs têtes dans la fumée et éternuer de plaisir. Nous avons beau attacher au cou de nos chiens de gros billots pour les empêcher de courir après les animaux, ils n'en sont que plus lous. Ils viennent de maltraiter deux génisses du fort à tel point que l'une d'elles va certainement succomber des suites de ses blessures. Ils sont affamés les pauvres chiens ! On ne peut leur donner un peu à manger que tous les trois ou quatre jours. Bientôt on en tuera deux pour faire de l'huile et nous régaler.....

6 août.—Décidément nous aurons un été pluvieux : aussi la végétation de nos patates est magnifique ; avec un peu de chaleur par là-dessus, nous pouvons compter sur une belle récolte.— La pomme de terre, voilà le pain de nos orphelins, car, sans cela, il nous serait impossible de les entretenir. Nous allons demander au gouvernement Canadien la subvention de 300 piastres qu'il promet à toute nouvelle école établie sur le territoire de la Rivière-Rouge ou adjacente, et comptant trente élèves. Nous réalisons ce nombre en y comprenant notre petit idiot, Joseph, et deux autres infirmes qui apprennent, non pas à lire, mais à éprouver la douceur et le dévouement de nos



Sœurs de charité. — Dernièrement le père de l'une de nos orphelines, Elmire, fille d'une douzaine d'années, la plus avancée de l'école, sachant lire et écrire en anglais et en français, compter et calculer jusqu'aux fractions inclusive-ment, venait la réclamer pour l'emmener dans le bois. Mais on la lui a refusée net, pour une bonne raison : c'est qu'il l'avait abandonnée, pauvre enfant de deux ans, sans vêtements, pour mourir de faim et de froid. Par conséquent, il pouvait la regarder comme morte, et aujourd'hui, on n'ira pas l'exposer à subir le même sort. Son âme, d'ailleurs, courrait des dangers plus grands encore. Aussi les Sœurs la gardent-elle.

13 Août. — Nous avons une de nos orphelines qui se prépare à gagner la céleste patrie, la petite Angélique, âgée de 7 ans ; malgré ses souffrances, on lui voit toujours le sourire aux lèvres, et quand je lui demande si elle est contente d'aller prendre sa place parmi les anges, elle me répond " oui " avec un air si candide qu'elle semble déjà appartenir au Ciel. Oh ! qu'elle me fait envie ! que je serais heureux d'échanger mon sort avec le sien ! Encore quelques jours, quelques semaines tout au plus, et elle verra son Dieu dans la ravissante clarté d'une éternité bienheureuse ! Et nous, qui irons l'accompagner à sa tombe, nous aurons encore à traîner la chaîne de notre exil, dans ces tristes régions, peut-être bien des années. N'importe ! Bénie soit la sainte volonté de Dieu ! La croix de Jésus est lourde, mais c'est un doux fardeau quand la foi remplit et anime le cœur. Le père d'Angélique, sauvage Couteau-Jaune, qui a emmené ses trois enfants ici et travaille pour nous jusqu'à l'automne, est admirable de piété et de résignation. Jamais il ne manque la messe le matin et communie avec ferveur tous les quinze jours. L'autre jour, Monseigneur lui disait : " Eh bien ! Goulet, le bon Dieu te demande ta fille ; il faut te résigner à la perdre." Voici quelle fut sa réponse : " Le bon Dieu m'avait donné une bonne femme ; je l'ai perdue et je l'ai pleurée beaucoup. Maintenant j'aimais tous mes enfants doublement, parce que seuls ils me restaient pour me consoler : si le bon Dieu les veut, il fera ce qu'il voudra ; je suis prêt, malgré ma peine ! " Quelle ré-

signation ! Voilà ce qu'opère la foi dans les âmes, dans les âmes même des pauvres sauvages.

20 Août. — L'arrivée d'une escadre de vaisseaux de haut bord chargée de " gros bonnets " et de choses infiniment précieuses ne ferait pas plus de sensation dans un port de France, que l'arrivée ici des bateaux ou berges de la Cie d'Hudson ne nous préoccupe et nous fait palpiter d'attente. C'est que ces petites embarcations apportent au pauvre missionnaire bien des choses précieuses aussi pour lui : d'abord les chères correspondances de ceux qu'il a quittés pour obéir à Dieu, mais qu'il ne lui est pas défendu d'aimer toujours ; les nouvelles des frères oblats et de leurs travaux dans les vieux pays ; enfin, et par-dessus tout, pardonnez-moi ce matérialisme, le nécessaire de la vie, c'est-à-dire les quelques provisions ou marchandises destinées à nous les procurer. D'après cela, jugez si la vue d'une voile au haut du Rapide, ou le bruit des rames, n'est pas capable de nous faire tressaillir malgré nous. Aussi chaque matin et chaque soir, notre premier coup d'œil en sortant de la maison, notre dernier regard en y rentrant pour la nuit, est d'interroger le lointain du fleuve ! C'est l'époque maintenant où la première brigade de berges, c'est-à-dire les trois ou quatre premiers arrivants, a coutume de paraître. — En attendant, on sarcle les patates, auxquelles se mêlent, mais en dominateurs superbes et despotes, des choux gras, espèce de plante parasite que j'ai seulement vue ici et qui se multiplie à l'excès, pour peu qu'on lui accorde d'indulgence. — Si les berges nous préoccupent un peu, une autre pensée autrement sérieuse remplit mon âme : c'est celle de mon oblation qui va avoir lieu dans une quinzaine de jours ! — Dans une quinzaine, je serai oblat de Marie Immaculée ! Quelle gloire et quel bonheur ! Il me semble qu'à partir de ce jour, mon salut est en de bonnes mains.

27 Août. — La première brigade, composée de deux berges seulement, est arrivée mercredi ; mais à notre grand désappointement, ni butin, c'est-à-dire marchandises, ni lettres des vieux pays avec ces premiers arrivants. Nous savons seulement que les Pères Grouard et Petitot n'ont pu obtenir passage par le Lac Vert, ma route de l'année dernière,

et qu'ils ont été obligés de prendre le chemin du Lac Labiche ; avec eux sont l'abbé Jolys et un autre frère oblat, rien encore que tonsuré et venant aussi du Canada où l'avait laissé Mgr Faraud l'année dernière. Du lac Labiche, nos voyageurs doivent se rendre en grands canots d'écorce jusqu'au fort Montperlé ou Mac Murray, pour y prendre passage dans les berges de retour au Portage.

Ainsi, malgré tout, nous les attendons par la deuxième brigade ou la troisième au plus tard. — J'ai déjà composé un chant de réception, à la demande des Sœurs, pour être chanté à l'arrivée du P. Grouard, le supérieur si digne de cette mission. J'attends de pied ferme le P. Petitot, pour l'obliger (autrement il est si humble qu'il ne l'oserait pas) à exhiber devant ses frères fiers et joyeux, son ruban violet d'officier d'académie, sa grande et belle médaille de géographie, ses titres, par ailleurs, à n'en plus finir. Je vais le faire tressaillir d'aise en le trémoussant un peu : ne lui dois-je pas une revanche, pour m'avoir dérobé mon petit verre de je ne sais quoi de bon, lors du sacre de Mgr Jolivet, et cela, tout à côté des Cardinaux et Evêques en face desquels on avait disposé nos barbes, pour faire fond du tableau, c'est-à-dire le lointain du Pôle ? — Combien j'aime à me rappeler les bons et beaux jours de mon séjour si court en France ! Ces souvenirs ne se délogeront pas si vite et exigeront encore et longtemps plus d'un instant de mes loisirs.

3 *Septembre*. — Je suis en retraite depuis hier pour me préparer à prononcer mes vœux perpétuels. Mes bien-aimés, je pense à vous tous en abordant ces derniers jours de ma liberté de volonté. J'aurais pu choisir de passer de beaux jours dans votre intimité, de goûter et de vous faire partager quelques douceurs de la vie... J'aurais pu !... Dieu le veut autrement, en m'appelant à m'engager plus avant dans le chemin des sacrifices ! Que son saint amour m'y guide ! C'est tout ce que je lui demande en retour ; je me trompe : je lui demande aussi de reporter sur ma chère famille une partie de la récompense qu'il a promise à cette abnégation, dès cette terre, s'il le juge à propos. — Me voici donc confiné dans ma chambrette, comme étranger au petit monde

qui m'entoure. Personne pour me parler, que Dieu, que mon Jésus : désormais il sera seul mon partage, car " à lui seul j'ai donné mon cœur ! "

10 Septembre 1876. — Alleluia ! je puis baiser avec amour ma croix d'oblat ; je puis dire à Marie : " Je suis à vous pour la vie, je ne m'appartiens plus. " C'est vendredi matin, vers trois heures, qu'a eu lieu cette belle et touchante cérémonie de mon oblation. La veille encore, à midi, je pensais qu'il n'y aurait d'autres Pères à y assister, que Mgr Clut qui devait recevoir mes vœux ; mais, par bonheur, la deuxième brigade nous a amené, le soir, les RR. PP. Petitot et de Kangué. J'en étais si heureux ! Comme les berges devaient repartir le lendemain, de bon matin, on a dû avancer la cérémonie de deux heures, afin que les Pères pussent y assister. Voici comment tout s'est passé. A trois heures, j'entrais à la chapelle qui avait été ornée par les Sœurs comme aux plus beaux jours de fête, et je m'agenouillais au milieu, en face d'une petite table où reposaient la formule d'oblation, le livre des Règles, la croix d'oblat et le scapulaire de l'ordre. Mgr avait revêtu ses ornements pontificaux, assisté des Pères Petitot et de Kangué. On commença par le chant du *Veni Creator* ; puis Monseigneur, prenant la parole, s'inspira des souvenirs intimes du passé, disant qu'il m'aimait déjà comme le fidèle compagnon de ses courses et de ses fatigues, mais qu'il allait pouvoir me chérir comme un frère en religion. Il passa en revue, d'une façon touchante, les différents épisodes de nos voyages, entre autres l'expédition d'Alaska ; puis il ajouta qu'il n'avait pas besoin d'appuyer sur le dévouement et le zèle qu'exige la carrière d'oblat : le passé en était déjà un garant. — Ce qui me touchait dans ces quelques paroles de Monseigneur, ce n'étaient pas les louanges accordées à mon courage et à mon passé de missionnaire : oh ! je sais que je suis loin de les mériter devant Dieu ; mais c'est que ces paroles venaient du cœur et respiraient tant de bonté, que les larmes m'en venaient aux yeux, malgré la bonne contenance que je voulais garder. — Vint le moment de prononcer mes vœux ; voici le texte de la formule : † Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-

Esprit, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, en présence de la Très-Sainte Trinité, de la bienheureuse Vierge Marie, de tous les Anges, de tous les Saints, de tous mes Frères ici réunis, et devant vous, Monseigneur Isidore Clut, évêque d'Erindel, moi Auguste-Louis-Marie Lecorre, promets à Dieu et fais vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour toute ma vie. Je jure et fais pareillement vœu de persévérer jusqu'à ma mort dans le saint Institut et la société des missionnaires oblats de la très-sainte et Immaculée Vierge Marie. Ainsi Dieu me soit en aide ! Ainsi soit-il. — Ensuite Monseigneur a béni ma croix et mon scapulaire d'oblat qui, avec le livret des Règles, étaient réunis dans un plateau et entourés d'une couronne de fleurs blanches. Ces trois objets bénits m'ayant été donnés, je me suis habillé pour dire la sainte messe, durant laquelle on a chanté divers morceaux bien touchants, surtout le cantique d'oblation : " Je renonce à la terre, etc.," avec le refrain : Holocauste sublime. — Au moment de communier, j'ai renouvelé mes vœux tacitement. — La cérémonie s'est terminée par le *Te Deum* et j'ai été recevoir l'accolade fraternelle de Monseigneur, des Pères et des Frères auxquels je suis uni pour la vie, et, je l'espère, pour l'éternité. Ah ! si la réception du sous-diaconat est une cérémonie si touchante et si capable d'émouvoir le monde, il me semble qu'une oblation, qu'une profession religieuse où l'on s'immole totalement, l'est encore bien davantage. Je bénis le bon Dieu de m'avoir appelé là, et vous tous, je vous prie en grâce de m'aider de vos ardentes prières, afin que je sois digne d'une vocation si belle. — Inutile de vous parler du repas qui suivit : on fêta ce beau jour du mieux qu'on put, c'est tout dire ; il n'y eut ni vin, ni même de cidre, mais cela n'empêcha pas une franche gaieté de régner parmi les convives ! Les Pères Petitot et de Kangué repartirent immédiatement après le déjeuner, l'un pour son cher Good-Hope, l'autre pour la mission Saint-Raphaël au fort des Liards, où se trouve actuellement le P. Ladet, l'un de mes compagnons de 1870. Quant au P. Séguin et au F. Karney, ils sont toujours où va aller les rejoindre et les surprendre le P. Petitot. — Dans le courant de la journée,

j'ai été bénir les Sœurs et les enfants de l'école, et j'ai reçu à mon tour mon obédience pour la mission Saint-Joseph, dans mon ancienne et fortunée île d'Original. C'est là que j'ai fait mes premières armes comme missionnaire ; c'est là que je retourne travailler cette fois comme oblat. Ainsi, je vais me rapprocher de vous d'une soixantaine de lieues ! Vive Marie Immaculée ! Quand vous recevrez ce journal, remerciez-la tous avec moi du bonheur qu'elle m'accorde d'être son oblat.

17 Septembre. — Enfin la troisième et dernière brigade, celle de M. Gaudet, commis de Good-Hope, est arrivée et nous a amené le bon M. Doussal et le P. Lecointe, tonsuré, avec des nouvelles du lac Labiche. Que je vous dise tout de suite que Mgr Clut devra passer l'hiver à la Providence, le P. Grouard au lac Labiche, à cause de sa santé, et que l'abbé Jolys est resté tenir compagnie à mes autres compagnons de voyage, les abbés ou plutôt les RR. PP. Le Serrec et Dupire, et les FF. Milsens, Lorfeuvre et Thouminet. Mais l'année prochaine nous reverrons quelques uns d'entre eux ; car Mgr Faraud va venir se fixer à Athabaska, et par conséquent tout son personnel quittera le lac Labiche. J'ai oublié de vous dire, la semaine dernière, que le jour où je faisais mon oblation, les FF. Milsens, Thouminet et Lorfeuvre faisaient en même temps leur oblation d'un an. Une petite prière pour leur persévérance : c'est le premier pas, mais ce ne sera pas le dernier, j'ose l'espérer. Mgr Faraud est enchanté de leur courage et de leur conduite exemplaire et édifiante. Quant à M. le Doussal, il vient aussi commencer son noviciat : il a bien profité depuis qu'il est dans le Nord ; avec ses joues quasi-pleines et sa barbe de chèvre, vous auriez peine peut-être à le reconnaître. C'est toujours la même physionomie de saint prêtre, quand même. Quel bon religieux va sortir de cette année de noviciat ! Le P. Lecointe a passé un an au Canada ; il a prononcé ses vœux perpétuels au lac Labiche, au mois d'août dernier ; mais il ne peut être ordonné prêtre qu'il en ait l'âge, avant qu'on ait reçu son Exeat délivré par l'évêque du diocèse auquel il appartenait. C'est un excellent musicien, et il brûle du désir de se mettre à l'étude

des langues sauvages. — Je ne partirai pour la mission de Saint-Joseph qu'au retour de la berge du lac des Esclaves, descendue par la troisième brigade, jusqu'au fort Simpson, c'est-à-dire dans une douzaine de jours à peu près. Je vais donc jouir encore, pendant ce temps, de la conversation de mon aimable vicaire de Plouhinec.

24 *Septembre*.—Depuis mardi on récolte les patates : tout le monde est à la besogne. J'ai omis de vous dire que l'orge a été coupée la semaine dernière, et que l'on compte sur environ 100 barils, c'est-à-dire 50 minots. Monseigneur, le F. Scheers et même, de temps à autre, les Sœurs y ont mis la main. Pour moi, je me serais peut-être coupé les jarrets, et je me suis tenu tranquille. J'ai aidé seulement à retourner et à faire les paquets. Une chose curieuse et lamentable ! Toute une myriade de mulots vivait à l'abri de cette moisson et aux dépens d'icelle ! Impossible de compter les victimes de carnage que nous avons fait, victimes qui étaient, au fur et à mesure, honorablement ensevelies dans l'abdomen de nos chiens. L'un d'eux, en moins de dix minutes, en a engouffré plus de quarante ! Je regrettais qu'on ne les eût pas réservés pour les faire cuire et en recueillir de la graisse, car c'étaient de vraies pelottes de gras ! — M le Doussal et le F. Lecointe n'en peuvent plus au travail des pommes de terre, ils ne s'attendaient pas tout à fait à cette fête en débarquant ! D'ailleurs, à part le dos qui se plaint hautement, le cœur prend le dessus et se réjouit franchement. Jamais on n'a vu de si belles patates à la Providence ! J'en ai pesé deux séparément : l'une atteignait le poids d'une livre, et l'autre en approchait ; jugez de la grosseur. On compte recueillir au moins 1,000 barils, c'est-à-dire 500 minots. C'est moi (quelle gloire !!!) qui ai déposé ou surveillé pour déposer les *grenoches* qui ont donné ces géants, ces Titans ! — La pauvre Angélique a attendu M. Le Doussal pour s'envoler au ciel et avoir sa petite dépouille conduite par lui au cimetière.

1<sup>er</sup> *Octobre*.—La récolte des pommes de terre s'est terminée jeudi : on a atteint le chiffre de 505 minots ; ainsi, on ne mourra pas de faim à la Providence, cette année. Mais aussi, il faut compter qu'il y a près de 50 bouches à feu

pour loger ces boulets, en comptant tout, engagés et orphelins. Nous donnons, outre la ration de viande et de poisson, c'est-à-dire 8 livres par jour, nous donnons, dis-je, un  $\frac{1}{2}$  baril de patates par semaine à chacun de nos quatre engagés. — Le F. Le Comte et M. le Doussal se reposent un peu maintenant, car réellement ils étaient fatigués. Quant à Mgr Clut, il est infatigable ! Me voici sûr le point, à la veille même de quitter la Providence. La berge du lac des Esclaves est arrivée ce matin du fort Simpson et s'apprête à continuer sa route dès demain matin. Mes bagages sont prêts : le tout n'est pas bien lourd ; seulement j'emporte à Saint-Joseph un harmonium qu'ont bien voulu me céder les Sœurs : ce sera une grande nouveauté pour là-bas ; et puis, un bel enfant Jésus, don également de la mère Lapointe. C'est cette bonne mère qui a préparé mon petit trousseau, et elle y a apporté ce dévouement et cette prévoyance que rien n'égale ici, dans le Nord. Aussi je lui suis mille fois reconnaissant. J'ai prêché à l'office du soir et ai fait mes adieux à tout le monde, en m'inspirant de cette douce parole, si chère à tout oblat, que Jésus laissa tomber, comme son testament et son dernier gage de tendresse, du haut de sa croix : " Mon fils, voilà ta mère." C'est à Marie que j'ai voulu confier, en partant, toutes ces âmes si chères que je me suis appliqué à nourrir de la parole de Dieu, pendant l'année que je viens de passer ici. — Il fait un gros vent d'arrière, trop fort pour la voile ; si demain, il se modère un peu, nous allons faire un bon bout de rivière.

8 Octobre. — (Rivière au bœuf.) Nous voici *dégradés* à la Rivière au bœuf par un vent nord-est qui est presque debout pour nous et soulève d'énormes vagues. Nous sommes partis de la Providence lundi, vers neuf heures du matin. Monseigneur, les Pères et les Frères sont venus m'accompagner jusqu'au bateau. Tous les petits enfants de l'école m'ont donné un petit souvenir en témoignage de reconnaissance. Les Sœurs m'ont confié le petit Johny Trindell, d'une douzaine d'années, leur meilleur élève et le plus docile, pour l'initier aux travaux du pays, en faire un garçon d'avenir, et surtout un bon soutien des Missions un jour



à venir. — Le vent d'abord assez fort, est tombé tout d'un coup et s'est tourné ensuite contre nous, de sorte qu'après un parcours de 10 milles, nous avons dû mettre à terre sur une pointe de saules toute vaseuse. La berge du fort Raë, qui nous suivait de près, est venu relâcher au même endroit : le ministre protestant, résidant au fort Raë, M. Reives, ainsi que La Flett et ses enfants (La Flett, de sinistre mémoire lors de notre voyage au fort Mac-Pherson), s'y trouvaient ; mais leur présence ne m'a pas importuné du tout. Dans notre berge, j'avais pour compagnons de voyage M. Round et sa femme, allant prendre charge du fort de la Rivière au Foin. Ces derniers furent très-aimables à mon égard. Nous ne sommes repartis que le mercredi, vers dix heures, à la rame, après avoir tapissé notre campement des plumes des canards et des faisans qu'on y avait tués.

A deux heures de là, la berge du fort Raë se séparait de nous pour se diriger au nord, tandis que nous continuions à gagner les îles Desmarets, au sud-est. Une bonne brise enflait notre voile et nous comptions, ce soir-là, aller camper sur le Grand-Lac, lorsqu'une bourrasque faillit nous surprendre et nous faire chavirer. Nous n'eûmes que le temps d'abattre la voile et de nous laisser pousser par le vent en furie vers une île, où nous espérions trouver un abri contre la tempête. En effet, nous abordâmes une rive de galets et ce soir-là nous campâmes sous de grandes épinettes, sur le sol le plus inégal et raboteux que l'on se puisse imaginer. Alexis Baulieu, le pilote de la berge, nous aidait à mâter la tente, nous préparait à manger et couchait à mes côtés : c'est un bon catholique et l'un des Métis qui ont le plus de cœur à l'égard de leurs missionnaires. Chaque soir, je faisais réciter à haute voix les prières aux sauvages et Métis de notre berge. Une particularité que j'eus lieu de remarquer encore une fois de plus dans cette traversée, c'est que nos sauvages sont les plus imprévoyantes créatures qui soient dans le monde. Ainsi, tant qu'ils ont des vivres devant eux, ils ne cessent de manger. Après avoir fait bouillir une chaudière pleine de viande sèche, ils allument la pipe, se prélassent un peu et recommencent le festin. Et

puis, ils gaspillent les provisions, jetant à tort et à travers des lambeaux de viande sèche, bien maigre, il est vrai, et par conséquent bien dure et peu appétissante, mais qui pourraient devenir des morceaux de choix en temps de disette. N'importe, pas de lendemain pour eux ! Les nôtres semblaient adopter cette façon d'agir avec la meilleure grâce du monde : aussi la berge s'allégeait de vivres d'une manière alarmante. — Le lendemain, au matin, on repartit à la voile, et, vers le lever du soleil, on arrivait aux îles Desmarets où nous rencontrâmes un des chefs de tribu du fort de la Rivière au Foin. Il y avait beaucoup de poisson et de gibier, disait-il, mais ni rêts, ni munitions pour faire chasse ou pêche. Nous ne pûmes nous rendre jusqu'à son camp, car l'eau est trop basse dans ces parages ; mais je demandai s'il y avait des malades ou des enfants à visiter, et l'on me répondit que non. Les sauvagesses du camp nous apportèrent de pleins casseaux de graines appelées Attocas, petites graines rouges, semblables aux graines de l'aubépine ; elles reçurent en retour quelques poignées de thé. — Nous voici maintenant sur le Grand-Lac : d'un côté, la terre se dessinant sur une lisière d'épinettes qui va se perdre dans le mirage du lointain ; de l'autre, l'eau à perte de vue. Le vent fraîchit de plus en plus ; la berge commence à danser, et M. et Mme Round, à ressentir violemment les atteintes du mal de lac. Moi-même, je suis loin d'être dans mon assiette. Heureusement pour moi, la violence du vent oblige encore une fois de relâcher à un petit îlot en forme de croissant, dont la concavité offre à la berge un port calme et assuré. Le froid devient vif ; mais le bois de grève abonde, et de gros brasiers pétillent devant nos tentes. — Le lendemain, 6, temps calme ; on rame vers la fameuse pointe de roches, fameuse, dis-je, par les épreuves que nous y avons subies en 1870, par la prise des glaces qui faillit nous y arrêter tout de bon et la perte de deux beaux Angoras trouvés noyés, le matin, au bout d'une rame ; puis, en 1871, à notre passage en hiver, avec Mgr Clut et le F. Boisramé, par la grave indisposition de ce dernier, etc. Mais la voilà derrière nous, et le cap est mis sur la Rivière au Foin, moitié de notre traversée...

..... Après quatre bonnes heures de rame, nous entrons dans la Rivière au Foin. Je salue de cœur, en passant, la tombe de notre regretté Frère Iland, qui s'est noyé dans un canot d'écorce en visitant ses rêts, puis la pauvre cabane délabrée qu'habita autrefois le P. Gascon, et nous arrivons au fort. Le vieux Morn est là sur la côte, sa chique sempiternelle à la bouche ; c'est le pêcheur du fort. Son fils aîné s'est donné au prétendu Evêque Anglican Bompas qui l'a fait maître d'école, c'est à-dire, pour ce pays, un trois-quarts de ministre. Or, ce fameux fils Morn, qui a dit les plus grossières calomnies imaginables contre les prêtres catholiques, voulait convertir son vieux père au protestantisme : " Mon fils, dit le bonhomme, quand ma barbe redeviendra noire comme tes cheveux ; je l'écouterai." C'est dans sa maison que j'ai voulu passer la nuit, malgré les offres obligeantes que me faisait le nouveau commis d'accepter chez lui l'hospitalité. Seulement j'ai accepté le souper et le déjeuner le lendemain. Avant de nous coucher, j'ai invité les gens catholiques du fort à se confesser, attendu qu'ils ne verraient pas de Père d'ici longtemps. Tous l'ont fait et, à la messe que j'ai dite le lendemain sur une mauvaise petite table de la maison, tous ont communie. Samedi, nous reprenons le lac, laissant deux familles à la Rivière au Foin, et ne comptant plus que dix personnes dans la berge, toutes du fort Résolution, en face de la mission Saint-Joseph. Vers midi, nous atteignons la Rivière aux Bouleaux où nous dinâmes. Nos repas se composaient invariablement de viande sèche et de patates bouillies : mais la viande que j'avais prise à la Providence, touchait déjà à sa fin. Le soir, nous campions à la pointe La Presse (non pas la presse du journalisme, mais la presse à pression pour les fourrures). Ce soir-là, Honoré, un bon petit métis qui a travaillé assez longtemps pour le P. Gascon, tuait un aigle à tête blanche qui pouvait mesurer un mètre et demi d'envergure : nos gens firent festin de sa chair. Déjà leur imprévoyance leur valait de dures privations. Ils avaient compté recevoir un supplément de vivres à la Rivière au Foin, mais le fort était presque totalement dépourvu de viande ; de sorte qu'ils n'avaient plus

à se mettre sous la dent que quelques débris de viande et les quelques mauves qu'ils pouvaient abattre ou poissons qu'ils pouvaient prendre, dans des places comme celles-ci. Aussi, tout passait au feu ; et les boyaux à peine roussis un peu, étaient avalés. De grand matin, le dimanche, je dis la sainte Messe dans la tente, à laquelle tous assistèrent bien recueillis. Puis, nous allâmes, à la rame, camper à la Rivière au Bœuf, d'où nous ne repartirons peut-être pas tout de suite, car le vent N.-E. s'élève du large, et c'est un vent contraire et persistant. Nous venons de réciter ensemble le chapelet, à côté de ma tente, et de chanter l'*Ave Maris Stella* en montagnais. Mes vivres sont épuisées, mais Alexis viendra à mon aide.

15 Octobre. — J'ai le bonheur de vous écrire de ma chambre d'autrefois, de cette douce petite cellule où j'aimais tant à me reposer les premiers jours qui suivirent mon arrivée en février 1871, à cette maison. J'étais alors si fatigué de mes six premiers jours de marche à la raquette et des cinq premières nuits passées dans la neige ! Nous sommes arrivés ici hier, au lever du soleil. Ainsi nous avons mis douze longs jours à faire un trajet qui s'effectue le plus souvent en 4 ou 5 jours. Aussi nos hommes avaient les dents bien longues en arrivant ici : il y avait déjà près de trois jours qu'ils n'avaient rien à manger. Nous avons été éprouvés tout le temps par des vents contraires, et, à une journée d'ici, nous avons failli être pris par la glace, sur une île qui n'offrait d'autre ressource que de mourir de faim. Car cette île est au large, et si la glace eût persisté, il eût été impossible de mouvoir la berge. Il eût donc fallu attendre la prise totale du lac par la glace, pour pouvoir atteindre la terre ferme ; mais, d'ici là, sans vivres, qu'eussions-nous pu faire ? On avait tué quelques perdrix, les seules habitantes de cet îlot du large. Alexis avait épuisé à son tour le peu de viande pilée qui lui restait ; je devais emporter 4 ou 5 livres de riz à Saint-Joseph : il a fallu le manger ; c'était ma dernière ressource, et il n'en restait plus que pour un minime repas, car nous ne mangions pas ration entière, bien entendu. Enfin le calme s'est fait, et nous a permis d'atteindre le but tant désiré. En

arrivant, j'ai fait distribuer un plein plat de patates à chacun des hommes de la berge. Eh bien ! ces pauvres gens qui ont eu le malheur d'être si imprévoyants, comme je vous le disais la semaine dernière, sont admirables de patience et de courage, quand le jeûne vient les éprouver. Vous les voyez maigrir et pâlir ; ils souffrent des tortures de la faim, et ils ne se plaignent guère ou bien doucement.

Donc, en l'absence du P. Gascon qui est allé à la mission Saint Isidore, au fort Smith et ne reviendra probablement qu'au mois de février, j'ai été accueilli par le bon F. Renault, de Rennes, qui venait de visiter ses rêts. J'ai trouvé une famille installée, la famille de Pierre Baulieu, un des fils du bonhomme Baulieu dont je vous ai souvent parlé ; installée, dis-je, dans une petite maison appartenant et attendant à la mission, de sorte que nous ne serons pas tout à fait des ermites dans notre Ile Original. Cette famille se compose du père, de la mère et de six enfants, dont deux garçons assez grands aident déjà leur père à la chasse des fourrures et des vivres. Ce sont de bons catholiques, de sorte qu'ils pourront mieux profiter de la présence d'un Père. J'ai chanté la grand'messe en m'accompagnant de l'harmonium pour le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo*, au grand ébahissement de mon petit monde venu au complet du Fort. (Le fort est situé dans la baie, à environ 2 milles en droite ligne, 3 milles en suivant le circuit de la baie). Mon petit Johnny est heureux d'avoir aussi un petit coin de la chambre " qui sera son logis." Il se sent grandir de toute la dimension des 4 pieds de son chez soi. — ... Je ne saurais terminer cette feuille de semaine sans vous prier de joindre votre voix à la mienne pour remercier le bon saint Joseph de m'avoir fait aborder sain et sauf à cette mission dont il est le gardien et le protecteur.

22 Octobre. — L'Ile Original, ainsi nommée de l'Elan qui la peuplait autrefois, n'est séparée de la terre ferme que par un petit détroit peu profond. Elle est toute rocailleuse ; les pierres à chaux y abondent. C'est un terrain sec, recouvert d'arbustes à graines de différentes espèces : le framboisier et le groseiller sauvage y abondent. En fait d'arbres, il y a plus de trembles que d'épinettes ; quelques

bouleaux, mais bien grêles viennent s'y mêler. L'île est entourée d'une ceinture de bois de grève qui suffirait à défrayer toutes les cheminées du département du Morbihan dans le plus rude et le plus long des hivers. Nous avons trois énormes tas de ce bois entassés auprès de la maison. Il y a de ces souches qui mesurent plus de 10 mètres de longueur jusqu'à un mètre d'épaisseur au milieu. Tous ces bois viennent de la débacle des glaces sur le fleuve, et, une fois flottant sur le lac, ils vont aborder où les poussent le vent et la vague.

La mission Saint-Joseph est au bord du lac, dans une anse, et compte trois petits édifices : la maison des Pères à laquelle atteint la chapelle, la cuisine ou appartement de décharge en même temps qu'atelier de menuiserie, le hangar où se mettent les ustensiles, les traîneaux et tout le poisson sec ou gelé, une petite cabane qui servait autrefois de demeure aux engagés de la mission, et une glacière. Le tout, comme ailleurs, bien entendu, est en bois, cimenté par du mortier et recouvert d'écorce. Dans la maison d'habitation, il y a neuf appartements, mais, à vrai dire, il n'y en a que trois d'une dimension raisonnable. Les six autres font place à un lit et à une table à manger, et c'est tout. Les trois chambres proprement dites servent 1<sup>o</sup> de chapelle, 2<sup>o</sup> de salle commune, 3<sup>o</sup> de cuisine. Un poêle en tôle à la chapelle, un autre en fonte dans la salle commune, et une cheminée dans la cuisine, chassent suffisamment le froid le plus rigoureux. Puis, nous avons au-dessus un grenier, où sont cachées nos richesses, c'est-à-dire le peu de marchandises que nous échangeons pour des vivres, ou des vêtements en peau, ou des salaires de voyages ; et, au-dessous, une cave où sont entassées dans la paille nos 90 et quelques barils de patates. — Dois-je aussi compter dans notre inventaire la petite cabane aux chiens avec cinq chiens de traîne et ma *Sauterelle*, l'émule de *Birbilte*, le digne successeur de *Breton*, qui ne laisse pas le gibier se perdre dans l'eau ou dans les marais ? — Dominant toutes ces constructions chétives dont la principale, la maison des Pères et la chapelle, a failli s'écraser d'un coup de vent du nord, et penche encore assez pour avoir mérité

quatre béquilles en forme d'étauçons; dominant tout ce petit domaine, œuvre en partie de la main des Pères, s'élève au bout de deux madriers emboitant une cloche d'une dizaine de livres, le signe de notre Rédemption, attestant et, en vérité plus que partout ailleurs, dans le nord, que notre Divin Sauveur a pris possession du lac et de ses habitants. Aussi celui-là ne refuse pas au missionnaire les quelques milliers de poissons dont il a besoin pour passer son hiver, et les habitants sont de bons catholiques qui, par leur ferveur et leur bonne conduite, témoignent assez que la parole de Dieu, au lac des Esclaves, est tombée sur une bonne terre.....

29 Octobre. — Mes ouailles ont été obligées de faire aujourd'hui tout le tour de la baie pour venir à la Mission. La glace est partie au large, par un gros coup de vent du nord. Il n'y a guère d'heure fixe pour la grand'messe : tantôt elle est à neuf heures, tantôt à dix heures au plus tard ; c'est suivant l'heure où mon monde arrive du Fort. Voici comment se passent les offices. La grand'messe est précédée du chant montagnais du cantique connu : *Esprit-Saint, descendez en nous*. Après le cantique, une instruction ou catéchisme en montagnais ; puis la grand'messe où l'on ne chante, en fait de chant de cœur, que le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo* et les différents répons de la messe. Des cantiques montagnais remplacent l'*Agnus Dei* et le *Sanctus*. La messe est suivie de prières en montagnais. — En attendant l'office de l'après-midi, on mange un morceau. Il faut voir tous nos priants accroupis dans la salle commune, par groupes de familles, et déchiquetant quelques morceaux de viande sèche ! Sur le poêle, six à sept chaudières à thé se disputent une petite place. Les bonnes mamans parsèment aussi la salle de débris de mousse ou lichen sauvage, dont elles font provision pour emmailloter leurs petits enfants. Aussi le balai, après chaque jour de dimanche, a une sérieuse corvée à subir. Quand on a satisfait aux exigences de l'appétit, on se remet à prier le bon Dieu de tout cœur. Le F. Renault va sonner la cloche au dehors pour ramener les égarés ; puis, quelques minutes après, la clochette de la chapelle invite tout le monde à y entrer. Les

hommes se rangent d'un côté, les femmes de l'autre ; je récite le *Notre Père* à haute voix au pied de l'autel, tout le monde y répond ; puis je vais m'asseoir à l'harmonium pour chanter un cantique, le plus souvent à Marie. Le cantique terminé, je prêche environ une demi-heure sur un thème suivi, tel que les Commandements de Dieu. Puis vient la récitation du Chapelet que remplace, une fois chaque mois, le Chemin de la Croix. Enfin, c'est le Salut du Saint-Sacrement avec les prières chantées de l'Archiconfrérie. Tous nos catholiques chantent à pleins poumons, mais non sans écorcher les mots latins. Enfin, la journée du Seigneur se termine par la prière du soir en commun ; et " mes enfants ", comme nous les appelons toujours dans nos instructions, s'en retournent, le cœur joyeux, à leur Fort, sans s'arrêter, comme beaucoup de nos bons Bretons, à dissiper dans des jeux ou des excès tout le fruit des dévotions du jour. — C'est mon petit Johnny qui fait toujours les fonctions d'acolyte. Tous les matins, il se lève comme nous à cinq heures, dit sa prière, balaie la salle commune et ma chambrette, puis vient à la chapelle attendre la fin de notre méditation et répondre la messe qui la suit. Le matin, je lui fais traduire alternativement de l'anglais en français *et vice versa* ; le soir, il s'exerce au calcul ; il est arrivé aux règles de trois. En guise de récréation, je le mène avec moi, l'espace d'une heure, chasser les perdrix ; depuis notre arrivée ici, j'en ai déjà tué cinquante. Aussi, cela nous donne un bon supplément de vivres, et mes pauvres dents, qui vont s'ébréchant et disparaissant de plus en plus, n'en sont pas fâchées, car la viande sèche les met à une rude épreuve, je vous assure. — Cette semaine a été employée par le F. Renault, dans les intervalles de la pêche, à *rebousiller* la maison en dehors et en dedans : il y a déployé tous les talents d'un vrai franc maçon. — Dois je vous signaler la naissance de onze petits chiens dont trois sont déjà morts gelés ! Ce n'est guère intéressant pour vous ; mais, pour nous, il s'y rattache de gros intérêts : chacun de ces petits nouveau-nés, vendu à la Compagnie ou aux Sauvages, au bout de dix jours, c'est 5 *plus*. Un *plus*, c'est la valeur de 2 fr., c'est six livres de graisse ou deux plats côtés d'Ori-



gnal ; c'est donc toute une source de richesses dans notre pauvreté, car nous nous procurons par là quelques livres ; et puis ces pauvres bêtes sont nos coursiers d'hiver sur la neige. Sans eux, il nous serait impossible de nous rendre d'un poste à un autre. — Pierre Beaulieu est allé à la chasse deux jours et nous a rapporté un flanc d'élan qu'il a tué. Adieu ; préparons-nous à la céleste fête de la Toussaint : "*Sursum corda !*"

5 Novembre. — Que je vous dise tout de suite que c'est mercredi dernier que les RR. PP. Le Serrec et Dupire ont dû faire leur oblation perpétuelle au Lac Labiche, et le F. Olivier Carour, prononcer ses vœux d'un an à la Providence. Ça a dû être un bien beau jour pour eux, si j'en juge par la joie qui a inondé mon âme le jour de mon oblation. Oh ! puissions-nous tous, après nous être consacrés à Dieu tout entiers, marcher sur les traces de ces Saints dont nous contemplons aujourd'hui le triomphe au ciel. Pour un moment de sacrifice, quel poids de gloire ils ont obtenu ! Ah ! ces grands apôtres, ces glorieux missionnaires, ces martyrs de la gloire de Dieu et du salut des âmes, ils doivent prier sans doute aujourd'hui pour nous, les pauvres perdus du Nord ! — J'ai paré l'autel, du mieux que j'ai pu pour la fête, et j'ai mis l'harmonium à contribution pour des accords insolites. Tout mon petit troupeau a communie : cela fait une vingtaine de communions. Il n'y a ici, jusqu'à Noël désormais, que les quatre à cinq familles des engagés du Fort. Tous les Sauvages sont dispersés dans les bois aux environs. — On tue toujours, en guise de récréation, quelques perdrix blanches dans l'île. — J'allais oublier de vous dire que le matin de la Toussaint, nous avons renouvelé, le Frère et moi, nos vœux en présence du Saint-Sacrement. (Le F. Renault a prononcé ses vœux perpétuels, il y a deux ans.) De plus, ce jour-là, j'ai fait faire sa première communion à un jeune garçon de King Beaulieu, l'ainé des fils du vieux patriarche Beaulieu. — Le froid revient à la charge ces jours-ci et est parfois très-intense ; la glace couvre toute la surface du lac, aussi loin que la vue s'étende. Pierre Beaulieu, qui est allé faire un tour de chasse, a tué un gros ours noir dans sa tanière : il lui a fallu tirer cinq coups pour s'en rendre maître.

12 *Novembre*. — Rien de saillant à noter cette semaine. J'ai envoyé le Frère prendre au Fort la potasse que nous avions donnée à faire à la femme d'Alexis Beaulieu, notre laveuse. Cette potasse est notre savon : de la cendre de tremble, de la graisse et du sel, et, avec cela, nous avons de quoi nous blanchir toute l'année. — Nous domptons de temps à autre nos jeunes chiens à la traîne, afin qu'ils soient capables de faire un premier voyage en décembre ; et pour les dompter, il faut plus d'un coup de fouet sur l'oreille. Jeudi, il a fait un temps épouvantable : une poudrière de neige si épaisse et si glacée, qu'il était impossible d'y faire face plus de cinq minutes. Des tas de neige de plus de six pieds se sont déjà faits autour de la maison ; mais ce que le vent du nord amoncelle, demain le vent du sud le reprendra pour le transporter ailleurs. La neige, dans ces pays, réalise en quelque sorte le mouvement perpétuel. — Aujourd'hui encore, il n'est guère facile de voir à dix pas devant soi, à cause des tourbillons de neige sur le lac. Aussi, j'ai admiré le courage de nos catholiques d'affronter un temps pareil pour venir, de l'espace d'une lieue, à la messe. Chaque arrivant a le visage d'un rouge-écrevisse, mais bientôt la chaleur a ramené les couleurs naturelles. Nous avons bien ri, le Frère et moi, en voyant l'équipage d'une pauvre vieille Sauvagesse qui reste au Fort. Aussitôt les offices terminés, la vieille s'installe ou plutôt s'accroupit sur deux planchettes mal jointes qui lui servent de traîneau ; elle s'arme d'un bâton, puis, poussant le cri de guerre "Marche," elle accompagne cette injonction d'un vigoureux coup sur la maigre échine du chien de derrière. Elle a trois chiens à son morceau de traîne ; mais les trois, passés à la cuisson, ne donneraient pas une cuillerée de graisse. Les noms valent mieux que les bêtes elles-mêmes : l'un d'eux s'appelle "*Drap-fln*," et c'est ce *Drap-fln* que le bâton se charge d'épousseter de temps à autre ! N'importe, il faut que cela marche, criant, boitant, grinçant sur la neige. Dans la semaine, les trois coursiers n'auront peut être pas recueilli un bon repas, tout compté ; cela n'empêche qu'ils charrieront leur vieille encore ici, et encore, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus.

## ILE A LA CROSSE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE LÉGEARD  
AU R. P. MARTINET.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Voici quelques renseignements sur les missions que nous desservons. Ce sont les missions du lac Froid, celle du lac Canot, celle du portage la Loche et enfin celle de l'Île à la Crosse. Précédemment, nous étions également chargés de celle du lac Vert, mais depuis que le P. MOULIN y réside nous n'avons plus à nous en occuper.

1<sup>o</sup> *Mission de Saint-Raphaël*, (lac Froid). — Je laisse la parole au R. P. LEGOFF, qui vous dira mieux que moi l'état de cette mission, ce qu'il y a fait et ce qu'il y reste à faire. Voici ce qu'il m'écrit : " Que vous dirai-je de la mission du lac Froid ? vous savez bien ce qu'il en est et ce que j'y ai fait. C'était bien triste, autrefois, que ce lac Froid ! et même encore aujourd'hui, après trois missions que j'y ai données, il s'en faut que tout y soit en odeur de sainteté.

" Il y avait une dizaine d'années que ces pauvres gens, à part trois ou quatre, ne fréquentaient presque plus aucune mission. Et comme durant ce temps aucun Missionnaire n'alla voir ce qu'ils faisaient ainsi cachés au fond des bois, il en résulta qu'ils tombèrent peu à peu, faute d'instruction, dans une ignorance et une indifférence bien grandes. La cause de cette triste défection était venue du découragement où les avait jetés la conduite honteuse de celui qu'ils regardaient jusque-là comme leur chef. Ce pauvre malheureux, ayant renvoyé sa légitime épouse, s'était attaché à la veuve de son frère et s'obstinait, malgré toutes les prières et toutes les remontrances, à vivre en concubinage avec elle. C'était quelque peu décourageant, en effet, qu'un tel homme ; d'autant plus que les autres, voyant leur chef excommunié, se regardaient, par le fait, comme plus ou moins excommuniés eux-mêmes.

" Dès que l'obéissance me plaça à l'Île à la Crosse, ma pensée se tourna vers ces pauvres gens. Mais que faire ?

je ne faisais que bégayer le montagnais. Les aller attaquer dans cette condition, c'était m'exposer à un échec certain ; j'ai donc attendu trois ans. Ce n'est qu'au bout de ce temps que j'ai trouvé la hardiesse et la confiance nécessaires pour entreprendre cette pénible et difficile mission. La chose pressait d'autant plus que je voyais arriver le moment où les jeunes gens de cette triste place, tous issus de frères et sœurs, tous cousins germains par conséquent, s'uniraient entre eux par des mariages incestueux. Il importait d'empêcher cela ; ce n'était pas facile, car la plupart de ces jeunes gens avaient l'âge de se marier et, du reste, tenaient à le faire le plus tôt possible. Comment faire alors ? personne ici parmi nos Montagnais n'était jaloux de donner ses enfants à des gens si mal famés. Oh ! j'étais bien inquiet, lorsque il y a trois ans, j'entrepris pour la première fois de franchir les 40 à 50 lieues qui nous séparent du lac Froid ! J'avais confiance en Dieu, mais aussi j'appréhendais beaucoup la fureur du diable. Je vous avouerai même que ma confiance devenait parfois bien faible en face de ces appréhensions. Durant mon voyage qui fut de quatre jours pour arriver au premier village, l'esprit nuit et jour préoccupé de cette affaire, je cherchai et imaginai bien des expédients dont le meilleur en définitive ne me rassurait guère. Enfin, le dernier jour, comme je traînais péniblement mes raquettes à la suite de mes quatre jeunes gens, la pensée me vint de m'adresser à l'archange saint Raphaël. Je songeai à ce qu'il fit pour Sara, à ce qu'il fit pour le vieux Tobie, et comme tous les pauvres sauvages que j'allais visiter se trouvaient à la fois dans le cas de Tobie et dans celui de Sara, je le priai, de mon mieux, d'opérer en leur faveur cette double merveille qui délivra Sara et guérit Tobie ; d'abord en éloignant d'eux le démon qui les ensorcelait, puis en leur appliquant le remède nécessaire pour guérir leurs yeux aveuglés par l'ignorance et la superstition, et leurs cœurs souillés et endurcis. En même temps je mettais ce pays et ses habitants sous sa protection, et lui promettais, pour le cas où une mission serait bâtie au lac Froid, de faire en sorte qu'elle lui fût dédiée.

“ Cette première visite eut pour résultat, d'abord de leur

prouver que, loin de les mépriser, je les aimais, ce qui est beaucoup; ensuite, de leur faire voir que j'entendais les tirer de cet état de dégradation et de déconsidération dans lequel ils vivaient; puis enfin, après des débats qui durèrent au moins quatre heures, de séparer le malheureux concubinaire cause de tout le mal, de le séparer, dis-je, de cette femme, qui, comme je vous l'ai dit, n'était autre que la veuve de son frère. En même temps, après les avoir tous confessés, j'obtins d'eux la promesse qu'ils songeraient désormais sérieusement au salut de leurs âmes; l'on m'assura aussi que les mariages incestueux que je craignais n'auraient pas lieu.

“ L'année suivante, je leur renouvelai ma visite. Mais, hélas ! le malheureux concubinaire n'avait pu résister à sa passion, et était retourné à son vomissement. Pour comble de malheur, redoutant d'avance l'effet d'une entrevue avec moi, qui ne suis pourtant pas bien terrible, il avait pris la fuite avec sa concubine, se proposant de ne revenir chez lui que lorsqu'il pourrait présumer que je serais parti et que la rencontre tant redoutée par lui n'aurait pas lieu. Heureusement pour moi et aussi pour lui, il calcula mal et arriva chez lui tandis que j'y étais encore. Il était tout honteux d'avoir manqué à sa parole, et en même temps tellement dominé par sa passion, qu'il paraissait difficile de le détacher de cette malheureuse, qui ne valait pas mieux que lui. Il s'en sépara pourtant et promit d'être plus ferme à l'avenir. Hélas ! il retomba encore malgré toutes ses promesses, et ce n'est qu'à la troisième visite que je leur ai faite cette année que j'ai enfin réussi à les séparer définitivement.

“ J'ai fait là quatre mariages bien assortis, lesquels, selon toutes les prévisions humaines, nous donnent les meilleures garanties pour l'avenir. Il y reste encore plusieurs jeunes gens à marier, mais le plus difficile est fait et j'espère que si l'on peut sanctifier encore quelques alliances dans ces familles dégénérées, on les tirera définitivement de l'état de dégradation dans lequel elles sont tombées. Je n'ai pas la liste de toutes ces familles, je ne puis donc évaluer le nombre des personnes qui se trouvent au lac Froid.

que d'une manière approximative. Le nombre me paraît être entre de quatre-vingts à cent."

Il y a aussi, au lac Froid, quelques familles crises encore infidèles. Comme elles ne viennent jamais par ici, j'ignore leur nombre. Il est probable qu'elles ont dû voir des Missionnaires sachant le cris, soit au fort Pitt, soit au lac Labiche où elles peuvent se rendre sans difficulté. Pour plus de sureté, cependant, le R. P. LEGOFF étudie actuellement le cris, afin de pouvoir instruire un peu ces pauvres gens quand il ira visiter ses Montagnais le printemps prochain.

20. *Mission de la bienheureuse Marguerite-Marie* (lac Canot). Cette petite mission est la plus favorisée de toutes celles dont nous nous occupons, en dehors de l'Île à la Crosse. Depuis l'automne de 1875, elle a eu l'avantage d'être visitée plusieurs fois. Le R. P. MOULIN y est venu, du lac Vert, passer une semaine en janvier dernier. Le R. P. CHAPPELLIÈRE y est resté depuis le 4 avril jusqu'au 10 juin, et depuis le 28 août jusqu'au 23 septembre; ce qui n'a pas empêché ces bons sauvages de venir, au printemps et à l'automne, suivre les exercices de la mission que nous donnons régulièrement, à cette époque, à tous les sauvages réunis. Souvent aussi nous les voyons dans le courant de l'été lorsqu'ils viennent au fort de la compagnie de la baie d'Hudson, chercher ce dont ils ont besoin. Il est bien rare qu'ils ne se confessent pas en passant ici. Pauvres sauvages! ils ont bien leurs défauts, il s'en faut qu'ils soient parfaits, mais il faut leur rendre le témoignage qu'ils sont bien dociles, bien obéissants, remplis de bonne volonté et qu'on peut en faire tout ce que l'on veut. Une chose qui me fait grand plaisir, c'est qu'ils commencent à avoir une grande dévotion au Sacré Cœur. Tous en ont déjà des images que nous leur avons faites et qu'ils gardent bien précieusement. Tous également, ou presque tous, portent le scapulaire du Sacré-Cœur. Pour les récompenser, Dieu leur a fait une faveur dont jouissent bien peu de sauvages dans ce pays. Tout le temps que le Père est là, Notre-Seigneur réside au milieu d'eux dans la petite chapelle qu'ils ont bâtie. C'est la première fois cette année, qu'avec l'autorisation de Monsei-

gneur on y a conservé la sainte réserve ; ce qui, certainement, sera pour eux la source de bien des grâces.

Un autre avantage qu'ont les Cris du lac Canot, c'est leur petite école. Les fruits qu'elle a produits sont déjà bien consolants. Au printemps dernier, quand ils vinrent pour la grande mission, le R. P. CHAPPELLIÈRE, qui arrivait avec eux, me dit que bon nombre d'enfants, garçons ou filles, connaissaient leur catéchisme par cœur d'un bout à l'autre. Je n'osais trop y croire ; pour m'en assurer, j'interrogeai moi-même les enfants, un peu sur toutes sortes de sujets, je leur demandai plusieurs explications et je pus me convaincre que ce qu'on m'avait dit était bien vrai. C'est la première fois, je pense, que nous voyons dans nos missions des enfants sauvages parfaitement instruits du catéchisme. Personne même n'aurait songé à entreprendre cette tâche bien difficile ; notre petite maîtresse d'école, avec sa bonne volonté, sa persévérance et aussi le secours du bon Dieu, en est venue à bout. C'est un grand travail de moins pour nous. Daigne le Seigneur continuer à répandre ses grâces sur cette petite mission et lui faire porter des fruits de salut encore plus abondants. C'est ce que leur obtiendra, j'en suis sûr, leur patronne, la B. Marguerite-Marie, toujours puissante sur le cœur adorable de notre doux Sauveur.

30 *Mission de la Visitation* (Portage la Loche). — C'est le R. P. LEGOFF qui en est chargé. Voici quelques notes qu'il m'a communiquées sur cette mission : " Depuis mon arrivée à l'Île à la Crosse, en 1870, j'ai déjà visité huit fois ce poste ; j'aurais là-dessus bien des choses à raconter ; malheureusement, c'est le temps pour les raconter qui me manque. Vous voudrez donc bien vous contenter cette fois de quelques lignes.

" Cette mission compte deux cent trente et quelques sauvages, parmi lesquels il y a soixante-dix ou soixante-douze communians. Cette mission était bien négligée autrefois, nos Pères se trouvant assez souvent dans l'impossibilité de l'aller visiter. Depuis que je suis ici, je la visite régulièrement tous les ans, et même l'année dernière j'y ai fait deux apparitions, l'une en été, l'autre en hiver. Cela ne les satisfait pas encore, et depuis longtemps ils ne cessent

de demander à cor et à cri que Monseigneur veuille bien établir un Missionnaire au milieu d'eux. Même pour démontrer à Sa Grandeur combien ce Missionnaire serait bien au milieu d'eux et combien il pourrait compter sur leur dévouement, ils ont préparé depuis deux ou trois ans tout le bois nécessaire à la construction d'une église. Tout cela forme un beau tas, je vous l'assure, et c'est du beau bois ! Mais par malheur le tas reste là et l'église est encore dans les futurs contingents. Ils la bâtiront, disent-ils, oh ! mais, avec de l'empressement tout plein, quand leur cher missionnaire tant désiré sera arrivé. Ils ne veulent la bâtir qu'à cette condition, prétendant que par ce parti pris ils vont certainement obliger Monseigneur à se dépêcher de leur envoyer le Missionnaire tant désiré. Comment ne se dépêcherait-il pas ? Le bois de construction est à terre et il va se gâter si le Missionnaire n'arrive pas vite. Finesses de Montagnais !

“ Ces pauvres sauvages, quoique visités à de si rares intervalles, ne laissent pas notre ministère sans consolation. Je vous avoue franchement que je les trouve bien changés depuis la première fois que je les vis. Ils sont plus dégrossis, plus instruits, plus attachés à leur religion et à leur Missionnaire. Tous pourtant ne répondent pas également à nos soins et ne montrent pas la même bonne volonté. Ici, comme partout, il y a le mélange des bons et des mauvais. Les mauvais et les tièdes forment à mon avis le gros tiers : les autres sont convenables et ne me donnent guère que de la satisfaction.”

Il est donc vrai, comme vous pouvez en juger par cette lettre du R. P. LEGOFFE, les sauvages du Portage la Loche nous donnent, pour la plupart, de la satisfaction et il y aurait là de quoi faire une belle mission. Mais cette paresse qu'ils montrent pour bâtir une chapelle et une maison pour le Missionnaire qui va les visiter me fait de la peine, d'autant plus que presque tous se sont construit de jolies petites maisons et qu'ils sont, on peut le dire, les sauvages en général les plus riches et les mieux établis du pays. Au lac Canot, six pauvres Cris ont à eux seuls bâti la chapelle et un appartement contigu à la chapelle pour leur Mission-



naire ; et eux, depuis trois ans que l'affaire est lancée, n'ont pu élever une chapelle alors que tout le bois de construction était rendu sur place. Pauvres gens ! ils manquent d'entente entre eux, ils sont un peu jaloux les uns des autres ; impossible de mettre quelqu'un à la tête de cette entreprise sans mécontenter les autres. Voilà en grande partie la cause de ce retard. Sans s'en douter probablement, ils se font grand tort, car ils ne prennent pas le moyen d'obtenir qu'un Père aille résider au milieu d'eux.

4<sup>o</sup> *Mission de Saint-Jean-Baptiste (Ile à la Crosse).*—1<sup>o</sup> Nos travaux pour la desserte de notre église sont toujours les mêmes. Je n'en parlerai donc pas aujourd'hui ; je me contenterai de vous dire que nous sommes bien contents de notre petite population. Ces pauvres gens, la plupart métis, ont bien aussi leurs défauts, mais ils nous écoutent quand nous les instruisons ; les sacrements sont bien fréquentés, et les offices suivis fidèlement. Ce qui nous donne meilleur espoir encore pour l'avenir, c'est qu'il n'y a pas une maison à l'île à la Crosse où il n'y ait une image du Sacré Cœur. Ce divin cœur, j'en suis sûr, ne manquera pas de leur accorder les bénédictions que lui-même a promises à tous ceux qui l'honoreront.

En fait de travaux extraordinaires, nous avons eu le Jubilé de 1875 ; nous l'avons fait du 12 au 26 décembre. Pendant cette quinzaine, il y avait tous les soirs bénédiction du très-saint Sacrement. Vu les circonstances dans lesquelles se trouvait notre petite population, nous n'avons pas jugé à propos de faire aucun autre exercice public. Nous étions un peu embarrassés au commencement pour mettre en train ce jubilé ; le succès a dépassé nos espérances. Nos chrétiens nous ont surpris par leur fidélité à assister tous les jours aux exercices et à faire les stations commandées : deux à la grande église, 1x à la chapelle des sœurs. J'espère que le bon Dieu les aura récompensés de leur bonne volonté.

Un mot maintenant des deux grandes missions que nous donnons annuellement au printemps et à l'automne. Depuis quelques années, la mission d'automne perd beaucoup de son importance ; elle n'est plus suivie comme autrefois.

En 1875, elle a été presque nulle ; pour les Cris il n'y en a pas eu ; pour les Montagnais presque pas. Quelles sont les causes de ce changement ? Les voici : autrefois les berges de la Compagnie qui partaient chaque printemps pour aller à York Factory sur la baie d'Hudson chercher les marchandises pour la traite avec les sauvages, étaient de retour ordinairement dans la dernière moitié de septembre. L'arrivée des berges était un événement pour le pays. Les sauvages se rassemblaient tous alors, pour prendre, comme ils disent, " leurs avances," c'est-à-dire pour recevoir de la Compagnie ce dont ils avaient besoin pour leur hiver en fait de vêtements ou de munitions de chasse. On profitait de leur présence pour leur donner les exercices de la mission pendant douze ou quinze jours, après quoi chacun partait de son côté pour se rendre aux places choisies pour l'hivernement. Actuellement les choses ont bien changé. Toutes les marchandises venant d'Angleterre par la rivière Rouge et le lac Vert, les berges ne vont plus à la mer, et elles arrivent ici à différentes époques de l'été, ce voyage du lac Vert ne durant ordinairement qu'une semaine, aller et retour. Les sauvages, assurés de trouver toujours ce dont ils ont besoin, prennent leur temps. En outre, la plupart d'entre eux ayant maintenant des maisons et des champs de patate, ne peuvent rester ici longtemps l'automne, car c'est le moment de ramasser les patates et d'arranger les maisons pour l'hiver. Ajoutez à tout cela que le mois d'octobre est l'époque de l'année où l'on prend le poisson blanc avec le plus d'abondance. Qu'arrive-t-il ? C'est que quelques-uns ne viennent point, ou bien ils arrivent les uns après les autres, ou bien ils ne restent que quelques jours. Impossible, dans de pareilles conditions, de leur donner une mission en règle. Ils se contentent donc de se confesser une fois ou deux, de communier quand ils sont du nombre des communicants et ils partent ensuite. Quant aux pauvres enfants et à tous ceux qui ont besoin d'instruction, on ne peut guère s'en occuper, car il faut passer tout le temps au confessionnal. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'il nous sera difficile de donner à cette mission de l'automne l'importance qu'elle avait précédemment.

En revanche, celle du printemps devient de plus en plus consolante. L'année dernière, en 1875, lors du passage de Monseigneur pour sa visite pastorale, elle fut magnifique ; cette année, grâce à la nouvelle impulsion donnée par cette visite, elle a été plus belle encore. Jamais, je crois, il n'y avait eu une mission semblable ; notre église était littéralement trop petite pour contenir tout notre monde. Pendant la semaine, cela allait passablement encore, parce que les exercices se donnaient pour les Montagnais à la grande église, et pour les Cris, qui sont bien moins nombreux, à la chapelle des sœurs ; mais les dimanches, pour les offices, tous ne pouvaient entrer. La plus belle de toutes les cérémonies a été la grande procession du Saint Sacrement que nous avons faite le jour de la Fête-Dieu. Il y avait au moins six ans qu'elle n'avait pas eu lieu, pour des raisons qu'il serait trop long de rapporter ici. Ce jour-là, pour donner à tous la facilité d'assister à la sainte messe, nous multipliâmes les offices. Le matin, à six heures, il y eut messe avec cantiques et sermons en montagnais ; la plupart des sauvages appartenant à cette nation communierent à cette messe. A huit heures et demie, messe encore avec cantiques et sermon en cris ; enfin à dix heures et demie, messe solennelle devant le Saint-Sacrement exposé.

Dans la soirée eut lieu la procession du Saint-Sacrement. Dès la veille, les sauvages, sous la direction du R. P. CHAPPELLIÈRE, avaient planté de distance en distance, de chaque côté du parcours que devait suivre la procession, de petits arbres coupés d'uns le bois ; trois arcs de triomphe avaient été dressés ; enfin le reposoir avait été élevé sur un monticule, à 700 ou 800 mètres de la mission. De cette élévation le coup d'œil était magnifique : à droite notre beau lac, à nos pieds le camp des sauvages avec ses tentes et ses loges en grand nombre, un peu plus loin la mission, puis au fond de la scène, au-delà de la baie sur les bords de laquelle s'élève notre établissement, le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson.

A trois heures, la procession sortait de l'église ; tout le monde, hommes, femmes et enfants, marchaient en rang. A un étranger, les costumes auraient paru bien bariolés,

bien peu dignes peut-être de paraître dans une grande procession ; nos sauvages n'y pensaient guère ; le bon Dieu non plus, j'en suis convaincu, n'en voulait aucunement à ces pauvres enfants des bois. Au milieu des rangs, se déployaient quatre belles bannières confectionnées à l'Ile à la Crosse : celle de Saint Jean-Baptiste, patron de la mission ; celle de Saint Joseph ; celle de la Sainte-Vierge et celle du Sacré Cœur, la plus belle de toutes. Le R. P. CHAPELEIÈRE, aidé du F. NEMOZ, dirigeait la procession ; le R. P. LEGOFF faisait chanter ses Montagnais. Quant au R. P. LÉGEARD, dont la santé était un peu meilleure, il présidait la procession et avait le bonheur de porter le Saint-Sacrement. Quatre hommes choisis parmi les plus anciens, deux métis, un Montagnais et un Cris, soutenaient le dais ; quatre autres, des plus anciens également, tenaient les cordons. La procession se déroula en suivant le chemin qui lui avait été préparé le long du lac et au milieu du camp des sauvages. Favorisée par un temps magnifique, elle fut des plus belles. Mais il y eut un moment surtout où malgré moi les larmes s'échappèrent de mes yeux. Après la bénédiction donnée du monticule, sur lequel était dressé le reposoir, il fallut réorganiser la procession ; cela fut un peu long ; pendant tout ce temps là, j'étais tourné vers le peuple, tenant Notre-Seigneur dans mes mains ; devant moi se déroulait le panorama dont je vous ai parlé plus haut. A mes pieds se tenait la foule des hommes qui attendaient leur tour pour partir ; moitié à genoux, moitié assis par terre, ils étaient là, chantant de tout leur cœur les louanges de Notre-Seigneur. Comme le divin Maître devait, ce me semble, être heureux de ce triomphe ! Comme son Cœur adorable qui a tant aimé les petits et les pauvres devait être satisfait de voir agenouillés à ses pieds avec tout l'abandon filial ces pauvres enfants des bois ! Il y a seulement trente ans, la place où se déroulait en ce moment la procession n'était qu'un bois épais ; au lieu du chant des cantiques, on n'y entendait que le bruit du tambour et les chants superstitieux des sauvages ! Que Dieu soit mille fois béni de ce changement ! Qu'il soit aussi mille fois béni d'avoir bien voulu se servir de notre chère Congrè-

gation pour le faire connaître et aimer de ces pauvres sauvages ! Nos Pères qui ont travaillé à défricher cette partie de la vigne du Seigneur n'ont pas perdu leur temps ; les fruits que nous recueillons maintenant sont bien consolants.

Quand nous arrivâmes à l'église, elle était déjà remplie, et bon nombre de personnes durent rester dehors pour assister à la bénédiction du Saint-Sacrement qui termina la cérémonie.

Vous devez le comprendre, cette mission nous a donné bien des joies. La plus grande partie du travail retombait sur le R. P. LEGOFF, qui est chargé des Montagnais. Comme ils sont très-nombreux, c'est à peine s'ils lui laissaient le temps de prendre ses repas et le sommeil nécessaire pour réparer ses forces épuisées. Quelques jours après, ils parlaient tous, fortifiés par la réception des sacrements, affermis dans leurs bonnes résolutions et attachés plus que jamais à leur religion et à ceux qui sont venus la leur enseigner.

Depuis deux ou trois ans surtout, nous avons encore deux petites missions supplémentaires à Noël et à Pâques. Pour ces deux fêtes, nous voyons arriver bon nombre de sauvages qui souvent viennent d'assez loin pour faire leurs dévotions. C'est un surcroît de travail pour nous, mais ce travail est bien consolant. La fête de Noël surtout se célèbre avec une grande solennité : il est vrai de dire que nous jouissons d'un privilège que nous envieraient beaucoup de grandes églises de France, c'est qu'après minuit on donne la bénédiction papale avec indulgence plénière. Mgr. GRANDIN, ayant obtenu du Souverain Pontife la permission de la donner trois fois par an et de communiquer ce pouvoir comme il l'entendrait, a accordé au Supérieur de la mission la faculté de la donner en son nom une fois chaque année ; et c'est le jour de Noël que nous avons choisi pour cela.

Vous trouverez peut-être extraordinaire que je ne fasse mention d'aucune conversion d'adultes, soit parmi les hérétiques, soit parmi les infidèles qui doivent se trouver dans la mission de l'Île à la Crosse. En fait de protestants, il y

en a seulement une vingtaine ici, au fort, hommes, femmes ou enfants. Ce sont tous des gens engagés au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, ordinairement pour deux ou trois ans, et qui le plus souvent s'en retournent, leur engagement fini. Avec eux il n'y a pas grand'chose à faire. De temps en temps cependant, mais bien rarement, nous recevons quelques abjurations. Au printemps dernier, j'ai eu la consolation de recevoir celle d'une femme métisse anglaise, mariée depuis quelques années à un de nos métis canadien-français. Depuis longtemps, elle était sollicitée par la grâce, mais elle résistait ; elle avait peur, elle craignait ses co religionnaires ; il a presque fallu un miracle pour la soumettre ; enfin le bon Dieu a eu le dessus ; elle est venue d'elle-même et je n'ai eu qu'à l'instruire. On lui a bien fait un peu de misères dans les commencements ; maintenant on la laisse à peu près tranquille. Quelques jours après son abjuration et son baptême, elle avait le bonheur de faire sa première communion le jour de Pâques. Que Dieu est bon pour les cœurs simples ! Depuis sa conversion, cette pauvre femme a reçu, on peut le dire, le don de prière ; on dirait qu'elle ne peut se rassasier de prier ; la confession et la communion sont un besoin pour elle. Puisse-telle persévérer toujours dans ces heureuses dispositions ! Je l'espère, car elle aime bien le Sacré Cœur et la Sainte Vierge.

Quant aux infidèles, on peut dire qu'il n'y en a plus parmi les sauvages du district de l'Île à la Crosse qui appartiennent à cette mission. Voici, d'ailleurs, ce que Mgr. GRANDIN a consigné lui-même dans notre registre des actes de baptême, mariages, etc., etc., lors de la plantation de la croix qui clôtura la mission du printemps 1875 :

“Le 20 juin 1875, nous soussigné, avons clôturé la mission des sauvages qui fréquentent la mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Île à la Crosse par la bénédiction solennelle et l'érection d'une belle croix en bois, longue de 35 pieds, sur le coteau qui s'élève à quelques arpents au sud de la mission. Il y a dix-sept ans, nous élevions une croix à la même place et nous sommes heureux de constater aujourd'hui que depuis ce temps notre sainte religion

a fait dans le pays des progrès que vraiment on n'aurait pas osé espérer alors. On peut dire aujourd'hui que tous les sauvages sont chrétiens et catholiques et généralement bons chrétiens et bons catholiques. Que Dieu en soit à jamais béni ! ”

Cela ne veut pas dire cependant qu'il n'y ait rien de défectueux parmi nos sauvages et que tout marche à merveille. Non, malheureusement ; un certain nombre d'entre eux ont besoin d'être suivis de près et rappelés souvent à l'ordre. Parmi les Montagnais surtout, qui restent loin de la mission et qui connaissent bien imparfaitement encore notre sainte religion, de grands désordres se produisent parfois : il a fallu même, il n'y a pas bien longtemps encore, en excommunier quelques-uns ; mais, Dieu merci, ces faits deviennent de plus en plus rares, et maintenant surtout que la mission est consacrée au Sacré Cœur, cela ira mieux encore, nous l'espérons.

*Ecole de Notre-Dame du Sacré-Cœur.* — Comme vous le savez déjà, c'est le nom que porte maintenant notre école. Cette œuvre, à laquelle nous attachons beaucoup d'importance, va toujours en se développant. Pendant l'année scolaire 1875-1876, nous avons eu jusqu'à trente-deux et trente-trois enfants, tous pensionnaires, y compris nos orphelins. Nous ne recevons pas d'externes. Je suis heureux de dire qu'ils nous ont donné plus de consolations qu'ils ne l'avaient fait les années précédentes. Mais il faut avoir vécu dans le pays pour comprendre ce que sont nos écoles, pour connaître la patience nécessaire à nos bonnes sœurs pour instruire des enfants qui n'ont aucun goût pour l'étude, qui ont honte, pour ainsi dire, de bien faire, et dont le seul désir est de quitter l'école le plus tôt possible.

Les parents cependant semblent mieux comprendre la nécessité de l'éducation et le service que nous leur rendons en instruisant leurs enfants ; quant à ces derniers, ils n'en sont pas encore là. Ce n'est donc qu'à force de travail et de fatigue qu'on peut arriver à leur faire apprendre quelque chose. Quand ils paraissent dans les examens publics, ceux qui les voient, ceux qui les entendent ne se doutent guère de ce qu'il a fallu de patience et d'efforts pour ar-

river à ces résultats. Les sauvages se montrent maintenant plus empressés à nous confier leurs enfants ; actuellement nous en avons quinze, réunis aux orphelins, c'est à-dire nourris et entretenus aux frais de la mission. Si nous l'avions voulu, nous en aurions bien davantage, car nous en avons refusé un certain nombre, mais c'est tout ce que nos ressources peuvent nous permettre pour le moment.

Ce qui donne surtout de la réputation à notre école, ce sont les examens publics que de temps en temps nous faisons subir à nos enfants. L'été dernier, l'officier en charge du district de l'Ile à la Crosse devant quitter le fort pour être nommé à un grade supérieur, c'est à-dire à l'inspection de tous les districts du Nord, nous avons voulu faire un grand examen en son honneur pour le remercier de s'être montré toujours le bienfaiteur de nos missions. C'est le 20 juin qu'a eu lieu cet examen. L'assistance était très-nombreuse et se composait surtout des métis et des sauvages arrivés pour la mission. Le R. P. Supérieur, pendant la séance, avait à sa droite M. l'inspecteur et le nouvel officier en charge du district, et à sa gauche les dames de ces deux messieurs avec leurs enfants. Pendant quatre heures que dura l'examen, l'intérêt ne cessa d'aller croissant. Les matières de l'examen, moitié en français, moitié en anglais, étaient entremêlées de chansons dans les deux langues. La partie française par laquelle on commença se termina par une petite pièce admirablement interprétée et qui intéressa vivement les assistants. La partie anglaise, qui vint ensuite, se termina également par une pièce anglaise en l'honneur du héros de la fête. Au dire de tout le monde, cet examen a été le plus beau de tous ceux qui ont eu lieu à l'Ile à la Crosse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été le plus complet, car c'était la première fois qu'il comprenait le français et l'anglais réunis. Vint ensuite la distribution des prix ; après quoi, pour clore la séance, nous chantâmes selon l'usage anglais le *God save the Queen*, Dieu conserve la Reine... Les résultats de cet examen se font déjà sentir : à la rentrée de l'automne, nous avons eu plus de quarante pensionnaires, sans compter ceux que nous avons refusés.



Je ne puis terminer ces quelques notes sur notre école sans vous faire part d'une faveur bien précieuse qu'elle a reçue au mois de janvier 1875. Nos enfants venaient de finir leurs lettres de bonne année : tout d'un coup, une petite fille s'écrie au milieu de ses petites compagnes : " Si nous écrivions à notre Saint-Père le Pape pour lui dire combien nous l'aimons ! — Oui, fut la réponse générale, écrivons-lui." Les maîtresses me demandèrent ce que j'en pensais. " Qu'elles écrivent, leur dis-je, nous enverrons la lettre à Monseigneur ; il en fera ce qu'il voudra." Elles se mirent immédiatement à l'œuvre, et celle qui avait la plus belle main écrivit à genoux, par respect pour notre Saint-Père. La lettre fut envoyée à Monseigneur. Il approuva l'idée de nos enfants, fit écrire une seconde lettre par ceux de Saint-Albert, et les expédia toutes deux à Rome au cardinal préfet de la Propagande. Au mois de février dernier, nous recevions une lettre de Monseigneur, dans laquelle il nous disait : " A propos des petits enfants, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir. Vous vous souvenez de la lettre que vos élèves écrivirent il y a un an au Souverain Pontife ; les enfants de Saint-Albert lui écrivirent de leur côté et j'envoyai le tout à S. Em. le cardinal préfet de la Propagande. Il y a quelques semaines, je recevais de S. Em. le cardinal Franchi la lettre des enfants de Saint-Albert, au bas de laquelle le Pape avait écrit de sa main : " Que le Seigneur vous bénisse et vous dirige dans toutes vos voies," avec sa signature et la date. La lettre de vos enfants est restée entre les mains du Saint-Père. Comme cette bénédiction est pour les enfants de l'île à la Crosse, aussi bien que pour ceux de Saint-Albert, je tâcherai de vous envoyer un souvenir de cette bénédiction.

Son Eminence m'écrivait en même temps : " Pour ce qui est des lettres si aimables envoyées par les enfants qui fréquentent les écoles catholiques de Saint-Albert et de l'île à la Crosse, je les ai présentées à Sa Sainteté dans l'audience qu'il m'a accordée le 11 de ce mois. Il les a reçues avec bonté, et a de grand cœur envoyé sa bénédiction apostolique à ces mêmes enfants, ainsi qu'aux Sœurs qui en ont soin, et vous trouverez sous ce pli l'autographe de cette bénédiction apostolique."

Comme souvenir de cette bénédiction, Monseigneur nous a envoyé un beau portrait du Saint-Père, au bas duquel se trouvent les paroles qu'il a bien voulu nous adresser, ainsi que sa signature. C'est un autographe de Sa Sainteté, que Sa Grandeur a découpé d'une autre pièce, et collé sur cette image. Cette bénédiction, venue de si haut, sera un encouragement pour nous, et aussi un gage de succès pour cette œuvre si importante.

5<sup>e</sup> Quelques mots en finissant sur le temporel de la mission : Notre position tend à s'améliorer tous les jours. Pour les constructions nous sommes bien maintenant. Les Sœurs sont assez grandement logées, et nous, nous sommes au large. Quant aux dégâts commis les années précédentes par les inondations, ils sont tous à peu près réparés. On peut donc dire en général que la mission est sur un bon pied : après les travaux que nous nous proposons de faire l'été prochain, elle aura presque été remise à neuf. Cette année nous avons entrepris de réparer notre église et de recouvrir d'une nouvelle couche de peinture tout l'extérieur qui est lambrissé avec des planches : c'était un travail nécessaire, qui aurait déjà dû être fait depuis longtemps, car le bois commençait à se détériorer sensiblement. Nous avons ouvert pour cela une petite souscription ; je ne m'attendais qu'à une somme peu considérable, cependant suffisante pour ce que nous voulions faire : grâce à Dieu, nos espérances ont été dépassées. Non-seulement nos catholiques, mais encore les officiers protestants de la Compagnie nous ont donné largement, puis les sauvages se sont mis de la partie, ce que jamais encore ils n'avaient fait, de telle sorte que nous avons déjà recueilli trois fois plus que je n'espérais. Une fois ces réparations et ces travaux finis, notre petite église sera réellement belle. Je ne puis m'empêcher de faire ici mention de deux objets bien précieux dont elle a été enrichie depuis deux ans. Le premier est un tableau de moyenne grandeur, qui nous a été envoyé par la Visitation d'Autun ; il représente Notre-Seigneur apparaissant à la bienheureuse Marguerite-Marie et lui découvrant son divin cœur. Ce tableau a été béni par Mgr. GRANDIN, et placé dans notre église le 4 juin 1875,

jour auquel Sa Grandeur consacra lui-même notre mission au Sacré-Cœur. L'autre, plus précieux encore, car c'est une véritable relique, est venu de la Visitation de Paray-le-Monial. C'est la première lampe qui a été mise dans la première chapelle dédiée au Sacré-Cœur, et construite dans le jardin de la Visitation, du vivant même de la B. Marguerite-Marie. Comme vous le voyez, nous sommes vraiment privilégiés. Pussions-nous en retour contribuer un peu à faire connaître et aimer le Sacré-Cœur et son humble servante.

Quant à la vie, pour me servir de l'expression employée ici, elle n'est pas toujours des meilleures. Sous ce rapport, la mission de l'Île à la Crosse est une des plus pauvres du Vicariat. En 1875, nos récoltes ont été bonne pour l'orge et les patates, mais non pour le blé. Il nous a fallu passer presque tout l'hiver sans avoir une bouchée de viande fraîche, n'ayant pour toute provision qu'environ 250 livres de mauvaise farine de froment et 100 livres de farine d'orge ; tout cela, pour seize personnes (je ne parle ici que des Pères, Frères, Sœurs, et personnes de service, car pour nos enfants nous ne leur en donnons jamais), ce qui ne faisait pas même 1 livre par jour à partager entre seize personnes pour trois repas. Si nous avions encore eu de la viande sèche et du pemikan à discrétion, cela aurait été assez bien, mais hélas ! la viande sèche, nous n'en avons pas. Quant au pemikan, il nous fallait avoir recours à l'obligeance de l'officier en charge du district, du bourgeois, comme on l'appelle, afin d'en avoir le strict nécessaire pour nos travaux. Nous nous sommes bien procuré quelques lièvres de temps en temps, mais ces lièvres du Nord sont une bien pauvre nourriture, et celui qui n'a rien que cela fait triste chère. Heureusement que les patates ne nous manquent point, et que nous avons de l'orge pour faire de la soupe, et du poisson frais suffisamment. Nous sommes tous les enfants de la providence, mais ici, je crois, plus que partout ailleurs. Notre pain quotidien, c'est le poisson, et ce pain quotidien, il faut aller le chercher tous les jours, hiver comme été, été comme hiver, il faut aller, dis-je, le chercher dans le lac. Malheureusement il se fait désirer quelquefois, il

n'aime pas toujours, paraît-il, à se faire prendre dans les rets. Dieu merci, nous n'en avons cependant jamais manqué ; il est vrai que nous le payons assez cher, surtout quand il est rare. Depuis quelques années, afin d'en avoir davantage et de pouvoir nourrir tout notre petit monde, nous mettons dans nos intérêts les âmes du purgatoire. L'hiver dernier, il nous fallait jusqu'à 250 livres de poisson par jour sans compter les mauvais pour les chiens.

L'été dernier, le bon Dieu nous a pris en pitié en nous envoyant du poisson, comme jamais nous n'en avions pris : cet automne, nos récoltes de patates et d'orge ont été plus belles encore que l'année dernière. Qu'il en soit mille fois bénie !

Après tout cela, vous comprendrez que, pour entretenir cette mission, nous devons dépenser annuellement une somme assez considérable. Nos dépenses actuellement s'élèvent au moins à 12000 francs par an. Pour tout revenu, nous avons nos messes, quelques petites rétributions pour l'école, et quelques dons faits à l'enfant Jésus dans le temps de Noël, c'est-à-dire environ 2000 francs, ce qui laisse une balance de 10 000 francs à payer par la caisse vicariale. Nous qu'on bien de côté et d'autres, parfois nous recevons d'assez bonnes petites sommes, mais ce n'est rien auprès de ce dont nous aurions besoin.

Daignez, mon révérend et bien-aimé Père, agréer ce rapport un peu trop long peut-être sur notre chère mission de l'Ile à la Crosse. Veuillez prier et faire prier pour nous, afin que nous puissions continuer et augmenter, s'il est possible, le bien produit par nos devanciers.

Ne m'oubliez pas surtout au saint autel, et croyez-moi toujours, aujourd'hui comme autrefois,

Votre enfant en N.-S. et M. I.,

P. LÉGEARD, O. M. I.

## MISSION DE ST. LÉON DE STANDON.

*Lettre adressée par M. Rainville, Missionnaire, à M. l'Aumônier  
de l'Archevêché de Québec.*

Ste. Germaine, Lac Etchemin,  
25 mars 1876.

MONSIEUR L'AUMÔNIER,

C'est avec un vif plaisir que je saisis l'occasion de vous transmettre quelques nouveaux renseignements sur ma mission de St. Léon de Standon. Cette mission ne l'est plus que de nom, puisqu'elle est maintenant érigée en paroisse canonique et civile, et qu'elle renferme une population de plus de 1,000 âmes, dont 580 communicants. Aussi, je vous assure que les habitants de St. Léon font valoir plus que jamais leurs titres à obtenir ce qui, depuis plusieurs années, est l'objet de leurs légitimes désirs : un curé résidant. On y compte avec la plus grande certitude pour l'automne prochain.

La nouvelle paroisse possède une chapelle fort convenable, avec une bonne sacristie, et le presbytère que je viens de faire construire, est complètement fini à l'extérieur, et la partie intérieure est déjà bien avancée.

Vous me permettrez sans doute, M. l'Aumônier, de vous faire connaître, en quelques mots, combien le bon Dieu a répandu de grâces sur ma mission pendant la retraite solennelle que le Rév. P. Saché y a prêchée tout dernièrement. C'était la première, et rien ne fut épargné pour en rendre les cérémonies et les exercices aussi solennels et imposants que possible. Des personnes habiles et bienveillantes avaient prodigué les décorations dans l'humble temple, et le bon Dieu y mit aussi sa puissante main en nous accordant un temps superbe, malgré la mauvaise époque de la saison.

Si le ministère sacerdotal dans une mission a assez souvent ses jours pénibles, il a aussi ses instants de bonheur et de profonde consolation. Jamais, depuis que je suis prêtre, je n'ai remarqué autant d'entrain et de constante bonne volonté pour assister à des exercices religieux. Tout le monde y venait, hommes, femmes et enfants, même des parties les plus éloignées de la paroisse. Avec quel esprit de foi l'on recueillait chacune des paroles du vénérable prédicateur ! Personne n'a résisté à la grâce ; tous ont lavé leur conscience dans le St. Tribunal, et tous se sont nourris du Pain des forts.

A la clôture de la retraite le R. P. Saché fit la distribution solennelle des croix de Tempérance. A plusieurs reprises le Rév. Père, dans le cours de ses instructions, s'était élevé avec véhémence contre les innombrables dangers et les ravages de l'ivrognerie. Ce fut donc une grande joie pour lui de voir tous les pères de famille et un bon nombre de jeunes gens venir recevoir de ses mains l'étendard de notre Rédemption, comme un signe de leurs généreuses résolutions et un gage assuré de leur persévérance. Puis, la distribution des croix finie, tout le monde se rangea en procession, et l'on se mit en marche vers le cimetière. Là, dans ce champ des morts, le Père Saché adressa à son auditoire si bien disposé les paroles les plus touchantes et qui produisirent la plus profonde impression. La procession se remit en marche, rentra dans la chapelle, et le *Te Deum* d'actions de grâces fut chanté par tous avec de vrais transports de reconnaissance. Dieu merci, la Société de la Croix continue à produire ici les plus heureux résultats.

Je me rappelle, M. l'Aumônier, que dans ma dernière lettre, parlant d'une conversion opérée dans la mission de Standon, je vous disais que le jeune converti d'alors exprimait l'espoir de voir bientôt un de ses frères partager son bonheur. Ce beau désir est accompli ; le frère est maintenant dans le sein de l'Eglise catholique.

Depuis lors j'ai eu la consolation de recevoir deux autres abjurations, dont l'une était celle d'une mère de famille appartenant à la secte presbytérienne. Se sentant gravement malade, elle me fit appeler en toute hâte. Je fus alors témoin de l'une de ces merveilles de la grâce divine qui impressionne vivement et laisse dans l'âme les plus suaves souvenirs. Cette pauvre mère, qui avait toujours su remplir parfaitement ses devoirs, bien qu'en dehors de la vraie Religion, se convertit sincèrement et mourut dans les sentiments de la plus parfaite résignation à la sainte volonté de Dieu.

Puissent les lumières de la Foi pénétrer dans toutes les familles de ma mission qui vivent encore dans les ténèbres du Protestantisme !

Recevez, M. l'Aumônier, etc.,

J. A. RAINVILLE, Ptre.,  
Curé de Ste. Germaine.

## RAPPORT SUR LA MISSION DE L'ANSE ST. JEAN ADRESSÉ A MGR L'ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

MONSEIGNEUR,

Pour me conformer aux désirs exprimés par Votre Grandeur, j'ai l'honneur de lui offrir l'humble rapport qui suit, sur la mission confiée à mes soins.

Si vous ne le saviez déjà, Monseigneur, je vous dirais, en commençant, que nous sommes ici presque complètement enveloppés de gigantesques montagnes et que le missionnaire de l'Anse St. Jean est condamné à une pénible solitude. Les onze lieues qui nous séparent de la Grande Baie d'un côté, et les neuf lieues qui nous séparent de Tadoussac de l'autre, m'obligent à faire un voyage à la fois périlleux et spendieux pour rencontrer un confrère.

A cette première croix, le missionnaire de l'Anse St. Jean doit ajouter celle d'avoir presque continuellement sous les yeux le spectacle de la plus grande pauvreté. Oui, qu'ils sont pauvres, Monseigneur, les habitants de l'Anse St. Jean et du poste du Petit Saguenay ! Un bon nombre manquent souvent du nécessaire, même de pain ! Ils ont négligé la culture de la terre pour aller travailler dans les chantiers, et le commerce languissant de ces dernières années les a jetés dans une misère extrême, augmentée par l'éloignement et le défaut de communications. Que la volonté du Seigneur soit faite et qu'il fasse partager aux brebis et au pasteur son calice d'amertume, pourvu que tous en fassent leur profit pour la vie éternelle.

Mes paroissiens sont admirables de patience au milieu des tribulations ; ils se distinguent aussi par leur respect et leur confiance envers le missionnaire, qui est obligé de prendre l'initiative en toutes choses. La paix qui règne parmi eux est digne de remarque ; ils ne forment " qu'un cœur et qu'une âme," comme les premiers chrétiens : "*Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una*"  
Peuple tranquille, s'il en fut jamais, sobre et de bonnes mœurs. Béni soit le Dieu bon, qui répand, par cette con-

duite aimable, la consolation dans l'âme de son ministre et lui fait oublier les ennuis de l'exil.

Malgré les bonnes qualités énumérées ci-dessus, malgré l'absence de ces désordres marquants qui sont une source de scandale dans une paroisse, mes ouailles ont bien aussi quelques défauts.

C'est d'abord la négligence à payer les dettes ; et c'est ensuite chez quelques-uns quelque chose qui ressemble à la malhonnêteté. Si l'on fait la gaucherie de vendre à crédit, on a toutes les peines imaginables à se faire payer, ou plutôt, on n'y peut réussir dans certains cas. Par bonheur, j'ai été instruit de cette misère peu de temps après mon arrivée dans la mission, et pendant le cours de l'année, j'ai cru que la prudence me faisait un devoir de ne rien vendre à crédit des effets de la Fabrique, et d'exiger sans retard le paiement des bancs, en faisant vendre immédiatement ceux qui ne seraient pas payés au temps fixé. Six ont dû changer de possesseur. Il reste des vieilles dettes qui ne se paient pas : dettes envers l'église, envers les âmes du purgatoire, dettes pour les écoles. La pauvreté est une des causes de cet état de choses, mais la négligence et le manque de conduite ont aussi leur part.

L'avenir s'annonce sous des couleurs plus encourageantes, pour ce qui concerne les écoles. La cotisation a été établie pendant l'année et je suis à peu près certain que les écoles pourront fonctionner régulièrement. Il y avait plus d'une année que la mission en'était privée ; j'ai cru devoir y suppléer en enseignant le catéchisme aux enfants les plus vieux et les plus arriérés.

Dans le temps pascal, j'ai visité deux chantiers, à la demande de M. le grand-vicaire Racine.

Le Rév. M. Casault, de Tadoussac, est venu une fois à l'occasion des quarante-heures, visiter le solitaire de l'Anse S. Jean, qui lui-même a laissé trois fois dans le cours de l'année sa solitude inaccessible.

L'établissement de la cotisation pour les éccles, la réparation de la clôture du cimetière qui menaçait ruine, et la construction d'un solage à la chapelle qui s'enfonçait de plus en plus dans le sol et qui, maintenant, repose sur une



base solide, sont les trois principales choses qui ont signalé le passage de l'année qui vient de s'écouler. Pour le solage de la chapelle, j'ai fait une corvée, et l'on a répondu à l'appel avec une bonne volonté admirable. On se propose de faire la même chose au presbytère l'année prochaine, si Votre Grandeur le permet. Il est en grand danger de s'écrouler, à cause de ses fondations chancelantes. Il y aurait d'autres réparations à faire, mais la pauvreté de mes gens les rend quasi-impossibles.

A mon avis, la mission de l'Anse S. Jean restera longtemps dans le *statu quo* et elle se dépeuplera peut-être, si la misère devient trop grande. Trois familles sont parties cette année : deux pour la Baie de Mille Vaches et une pour les Eboulements.

Ma mission compte 610 âmes dont 345 communicants et 265 non communicants.

J'ai fait cette année 30 baptêmes, 12 sépultures et 3 mariages.

En terminant, je prie Votre Grandeur de vouloir bien me donner les avis nécessaires pour m'aider à corriger ce qu'il y a de reprehensible parmi les gens de ma mission, et de vouloir bien me bénir ainsi que mon peuple.

Veillez recevoir, Monseigneur, les sentiments de vénération avec lesquels je suis,

De Votre Grandeur,

l'obéissant serviteur,

PAUL DUBÉ, PTRE.

RAPPORT PRÉSENTÉ A Mgr. E. A. TASCHEREAU, ARCHEVÊ-  
QUE DE QUÉBEC, SUR LA MISSION DE NOTRE-DAME DES  
ANGES DE LA RIVIÈRE BATISCAN, POUR L'ANNÉE 1876.

St. Ubalde, le 18 août 1876.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de présenter à Votre Grandeur, dans le rapport suivant, l'état de la Mission de Notre-Dame des Anges de la Rivière Batiscan, que vous avez bien voulu confier à mes soins. J'ai la douce espérance que ces quelques lignes vous seront agréables, vu le grand intérêt que Votre Grandeur porte au développement des nouvelles paroisses dans l'archidiocèse.

La Mission de Notre-Dame des Anges est à  $3\frac{1}{2}$  lieues environ de la chapelle de St. Ubalde. Elle renferme 30 familles résidentes qui donnent 126 âmes, dont 86 communicants. Cet établissement n'est commencé que depuis 4 ans. Il est vrai qu'avant 1872 quelques colons y avaient pris des lots et y avaient fait quelques défrichements, mais personne n'y résidait encore. Ce fut le Révérend Messire N. Bellenger, curé de Deschambault, qui fit ouvrir le premier lot. Il le fit habiter par deux de ses frères, hommes actifs et intelligents qui surent employer leurs ressources à l'avancement de leurs propriétés et de la colonie en général. Ces Messieurs ont maintenant au-delà de 100 acres de terre en état d'excellente culture.

Ils ont bâti, sur leur terre, une très-belle maison qui a, jusqu'ici, servi de chapelle temporaire.

En outre, ils ont construit, sur la Rivière Batiscan, un moulin à scie considérable, qui donne aux colons l'avantage de se bâtir facilement. Près de leur moulin à scie ils ont construit un bon moulin à farine qui sera bientôt en activité, et qui rendra les plus grands services à la nouvelle colonie.

Le gouvernement, de son côté, active beaucoup la colonisation, en faisant ouvrir des chemins à peu près partout où le besoin s'en fait sentir.

A part ces encouragements donnés par le gouvernement et les Messieurs Bellenger, il y a eu une providence toute spéciale pour cette Mission, dans l'aide provenant des sociétés de colonisation de Québec-Centre et du comté de Portneuf, qui, depuis plusieurs années, versent leurs revenus dans notre établissement avec la plus grande libéralité. Mille remerciements aux patriotiques directeurs de ces bienfaisantes sociétés, qui ont si puissamment aidé les colons de Notre-Dame des Anges dans leurs pénibles travaux. Certainement sans l'assistance de ces sociétés généreuses, il aurait été tout-à-fait impossible de pousser avec vigueur l'avancement de cette colonie.

La corporation archiépiscopale possède, au centre de la mission, une belle terre de 4 acres de front sur 25 acres de profondeur.

Sur cette terre vient d'être érigée une magnifique chapelle en bois, de 56 pieds de longueur sur 40 de largeur et 22 de hauteur pour le carré, avec un bon solage en pierre. Cet automne je ferai l'office dans cette chapelle, et l'année prochaine elle sera terminée à l'extérieur avec un joli clocher.

Le coût de cette chapelle est de \$1,400.00. Cette somme est assurée, d'abord, par un octroi de \$200.00 que Votre Grandeur a bien voulu faire accorder sur les fonds de la Propagation de la Foi, et le reste par la générosité de quelques âmes charitables. La Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle cet humble temple a été élevé, saura les récompenser au centuple pour les sacrifices qu'elles se sont imposés en faisant ces dons si précieux pour cette nouvelle paroisse qui promet beaucoup.

Le site de cette chapelle est très beau. De l'éminence sur laquelle elle est construite, elle domine au loin la Rivière Batiscan, ainsi que le pont superbe qui traverse cette rivière au-dessus d'une chute majestueuse, qui forme un large bassin, après avoir précipité ces bruyantes eaux d'une hauteur de plus de 50 pieds.

Toutes les cinq semaines je vais faire l'office dans cette mission, et j'ai le bonheur de dire à Votre Grandeur que les familles qui la composent sont toutes bonnes et chrétiennes.

nes. Chaque fois que je me rends au milieu d'elles pour faire les exercices religieux, je suis heureux de constater que les colons assistent aux offices et aux instructions avec la plus grande assiduité, et qu'ils approchent des sacrements très fréquemment et avec piété. J'espère qu'à côté de la chapelle s'élèvera bientôt un presbytère avec des dépendances convenables; car dans peu d'années les colons de Notre Dame des Anges auront, sans doute, le moyen d'avoir un prêtre résidant au milieu d'eux. La chose sera assez facile si la mission prospère par la suite comme elle l'a fait depuis ses commencements; et cette prospérité n'est pas douteuse puisque cette mission renferme un sol fertile avec une population religieuse et laborieuse.

Les colons, tout en défrichant leurs terres, ne négligent pas celle qui sera à l'usage du prêtre qui résidera plus tard en cet endroit; ils ont déjà mis en état de culture plus de douze arpents. Dans quelques années cette terre donnera un revenu passable au futur curé qui, j'en suis certain, sera heureux au milieu de cette bonne population de Notre-Dame des Anges.

J'ai l'honneur d'être,  
 Monseigneur,  
 De Votre Grandeur,  
 Le très-humble et  
 très-respectueux serviteur,  
 G. CHAV. DE LA CHEVROTIÈRE,  
 Missionnaire.

---

RAPPORT SUR LA MISSION DE ST. ELEUTHERE DE  
POHÉNÉGAMOOK, POUR L'ANNÉE 1876.

St. Eleuthère, 15 Septembre 1876.

MONSIEUR L'AUMÔNIER,

La mission de St. Eleuthère de Pohénégamook n'offre rien de bien remarquable cette année. Cette mission, malgré les généreux efforts qui ont été faits depuis ses commencements, n'avance que très-lentement, ce qui est dû, je pense, avant tout à la pauvreté des colons qui sont montés ici les premiers. Quand on est forcé de lutter contre les besoins de chaque jour, cela indique bien peu de ressources pour faire face aux dépenses qu'exige le défrichement d'une terre nouvelle ; et c'est malheureusement le cas pour à peu près tous les pauvres habitants de St. Eleuthère.

Les jeunes gens des paroisses voisines manquent aussi d'ambition pour se faire un établissement convenable, et les parents n'encouragent pas assez leurs enfants à se fixer ; ils aiment mieux s'exposer à les voir partir pour les Etats-Unis, ou s'engager dans les chantiers ou pour la navigation. La vie du défricheur, pour celui qui a de la santé et de bons bras, est pourtant enviable sous tous les rapports. Elle est pénible, il est vrai, mais elle est pleine d'encouragement pour le présent et d'espérance pour l'avenir. Si on la compare aux autres voies dans lesquelles s'engagent la plupart de nos jeunes gens, elle est sans contredit la plus sûre, la plus à l'abri des dangers, pour le corps et pour l'âme, enfin la plus méritoire et celle qui est plus selon l'ordre de la Providence. Espérons que la main bienfaisante qui conduit toutes choses guérira cette triste fièvre des voyages, détournera les jeunes gens de ces lieux où ils vont chercher leur ruine spirituelle d'abord, et le plus souvent aussi leur ruine matérielle, en perdant leur santé et le goût du travail de la terre.

Je dois vous faire constater, cependant, que la plaie des voyages tend un peu à disparaître. Depuis l'année dernière, une dizaine de familles sont venues s'établir ici, et il n'y en a que deux ou trois qui soient parties depuis la même époque, encore je crois que c'est pour revenir avant peu. Si nous ajoutons qu'il n'y a pas eu un seul décès à enregistrer cette année contre plusieurs naissances, il faudra conclure à une augmentation assez sensible dans la population.

Quoique le temps n'ait pas été aussi favorable au défrichement que l'an dernier, vu la fréquence des pluies ce printemps et une partie de l'été, qui ont empêché le feu de faire son œuvre, néanmoins plusieurs ont avancé considérablement leurs terres pour l'année prochaine parce qu'ils ont pu faire brûler, à la fin d'août, une partie considérable de leurs abattis.

Les grains ont partout bonne apparence et la récolte sera aussi abondante pour le moins que l'année dernière. En somme, personne n'a à se plaindre ; bien au contraire tous doivent bénir la Providence qui fait pleuvoir sur les justes et les injustes, comme elle fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais.

Quant à ce qui regarde spécialement la terre de la chapelle, les travaux n'ont pas été poussés avec toute la vigueur désirable, néanmoins l'argent qui a été consacré à ces travaux ne sera pas perdu ; ceux qui n'ont pas encore rempli leurs engagements promettent de le faire plus tard, et ils le feront ; mais il faut bien leur donner le temps de récolter comme il a fallu qu'ils prissent celui de semer. Toujours est-il que j'ai pu faire semer une douzaine de minots de grains ; et l'on en sèmera le double, si les travaux commencés ou à faire, sont finis au printemps prochain.

Quoique le bien qui se fait au spirituel ne se constate pas aussi facilement que celui qui regarde la terre, cependant la présence du prêtre ici est loin d'être inutile. Ce que je remarque de plus consolant c'est l'assiduité à la messe du dimanche, et l'absence complète de tout désordre au moins apparent. Peu à peu les gens prendront plus à cœur la grande affaire de leur salut, à mesure que les préoccupations pour la vie de chaque jour s'affaibliront, et l'on finira par s'affectionner ici comme ailleurs aux œuvres de piété qui sont la source de tant de bénédictions.

Je termine en remerciant cordialement les membres de la Propagation de la Foi, des sacrifices qui ont déjà été faits pour la chapelle et pour moi en particulier, ainsi qu'en demandant avec le secours des prières de toute la Société la continuation de la même généreuse assistance.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ED. ROY, P<sup>RE</sup>. M<sup>S</sup>.

## MISSION DES SS. ANGES, COMTÉ DE BEAUCE.

LETTRE adressée par le nouveau missionnaire au Rév. M. Lablondrie, aumônier de l'Archevêché de Québec.

Saints Angès de la Beauce, 25 Nov. 1876.

MONSIEUR L'AUMONIER,

Je m'acquitte enfin de la promesse que je vous ai faite plusieurs fois de vous envoyer quelques notes sur la mission qui m'a été confiée, il y a plus d'un an.

La mission des Saints Anges se trouve en arrière de Sainte Marie et de Saint Joseph de la Beauce, et touche au Nord et à l'Est au Township Frampton.

La chapelle occupe un des plus beaux sites que l'on puisse trouver. De la hauteur où elle est bâtie, la vue s'étend à une très grande distance au Sud et à l'Ouest. Nous découvrons au loin les églises et habitations de Saint Victor de Tring, de Saint Frédéric, de Saint Sévérin et de Saint Elzéar. Cette chapelle fut construite en 1872, sous la surveillance du Révérend Ls. Ant. Martel, curé de Saint Joseph, qui desservait alors la mission. Elle a soixante pieds de longueur sur trente-cinq de largeur. Il y a aussi une petite sacristie de vingt-cinq pieds sur vingt.

Mes paroissiens n'oublieront pas de sitôt le dévouement et la charité que le Rév. M. Martel a montrés dans l'établissement de leur mission. C'est vraiment à lui qu'ils sont en grande partie redevables des avantages qu'ils possèdent maintenant.

En fait d'ornements et autres objets nécessaires au culte, nous sommes assez bien pourvus grâce à la Propagation de la Foi et aux dons généreux de certaines personnes charitables de la mission et des paroisses voisines.

Le presbytère a trente-cinq pieds de longueur sur trente de largeur, avec une cuisine de vingt sur vingt. C'est un bon logement quant aux dimensions, mais nous y avons, le premier hiver, souffert du froid. Avec la permission de Monseigneur l'Archevêque, j'ai fait exécuter quelques réparations qui l'ont rendu très confortable, et les revenus de

la mission quoique bien faibles, nous ont néanmoins permis de faire face à ces dépenses.

D'après le recensement que j'ai fait en janvier dernier, il y a dans la mission 128 familles (cinq irlandaises), formant une population de 836 âmes, dont 492 communicants. Cette population est pleine de zèle et de bonne volonté : elle n'a reculé devant aucun sacrifice pour se procurer le bonheur d'avoir un prêtre au milieu d'elle. Aussi, très-grandes sont les consolations du missionnaire au milieu d'un peuple si dévoué aux intérêts de la Religion et si fidèle à ses devoirs.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur l'aumônier,

Votre très-humble serviteur.

D. LEMIEUX, P<sup>TRE</sup>.

---



## LETTRES DE CONSTANTINOPLE.

La lutte gigantesque engagée entre la Russie et la Turquie attire l'attention du monde entier ; mais ce à quoi on ne pense que très peu, c'est le sort réservé aux populations catholiques des pays envahis par les deux armées ennemies ; les catholiques ne sont les amis ni des Musulmans Turcs, ni des schismatiques Russes, et malgré la neutralité dans laquelle ils ont voulu demeurer, les catholiques sont molestés, pillés, massacrés par l'une ou l'autre des deux armées.

On ne peut se faire une idée exacte des maux qu'ont eus et qu'ont encore à endurer ces pauvres populations catholiques qui habitent les pays servant de champ de bataille aux deux nations ennemies.

Nous croyons donc intéresser nos lecteurs en leur procurant les nouvelles fournies par les missionnaires de ces pays.

Nous donnons des extraits de lettres de diverses dates, même du commencement des hostilités, afin de mettre le lecteur au courant des différentes phases de cette guerre désastreuse.

### LA GUERRE SAINTE

On écrit de Constantinople, à la date du 4 mai 1877 :

#### I

“ La guerre a éclaté. L'obstination de la Porte à repousser la médiation de l'Europe et les réformes les plus élémentaires vient de la jeter en présence de son ennemi séculaire.

“ Les armées russes ont envahi déjà le territoire ottoman, et elles s'avancent sur Erzeroum. En Roumanie, elles se concentrent entre Galatz, Ibraïl et Ismaïl. Les nouvelles de l'Arménie ne doivent pas être favorables aux Turcs, malgré les bulletins officiels publiés par le ministère de la guerre. D'après certains bruits qui circulent depuis quelques jours, Erzeroum et Kars seraient investis, et l'armée de Ahmed-Moukhtar pacha aurait subi un échec. On n'a pas oublié que c'est ce même Ahmed-Moukhtar pacha, au-

trois gouverneur d'Erzeroum, qui fit prendre d'assaut, par ses soldats, l'église catholique arménienne d'Erzeroum, tandis qu'il gardait prisonnier, dans son konak, Mgr Melchisédechian.

“Un avis officiel, publié hier, suspend la loi de la presse qui tombe ainsi sous le pouvoir discrétionnaire du gouvernement. On parle de la proclamation prochaine de l'état de siège à Constantinople, et l'on redoute avec raison l'excès et les abus que les fonctionnaires militaires musulmans commettront sous prétexte de loi martiale. D'autres part, la cherté des vivres augmente de jour en jour. Un iradé impérial défend au ministère des finances de rien payer à qui que ce soit et d'affecter tous les revenus de l'Etat aux besoins de la guerre. Tous les musulmans de Constantinople ont fait des achats d'armes, et il n'est pas de famille musulmane qui ne possède quelques fusils système Henry-Martins et quelques revolvers.

“Hier, le *Vakil*, journal turc, a publié, sous le titre de “Invitation à la guerre sainte,” un appel chaleureux aux musulmans. Dans les rues, afin d'enrôler des volontaires, on a planté des drapeaux ottomans sur lesquels on lit des versets du Coran. Au parlement turc, à une séance tenue à huis clos, les députés musulmans ont qualifié de “guerre sainte” la guerre qui vient d'éclater. Quelques députés chrétiens ayant fait observer que cette qualification porterait ombrage aux chrétiens, sujets du sultan, et produirait une fâcheuse impression sur l'Europe, la majorité a maintenu la qualification donnée à la guerre présente, et les députés chrétiens qui avaient cru devoir faire des observations durent se taire, intimidés par le ton menaçant de la Chambre. D'ailleurs, ceux qui connaissent à fond le jeu de la Porte donnent le nom de comédie aux séances de ce prétendu parlement. Le président impose au besoin sa volonté à la majorité. Dernièrement, on a décidé de rayer du langage parlementaire les mots exotiques de “budget, commission, octroi, etc.” employés officiellement depuis un demi-siècle par la Sublime Porte. C'est par l'épuration du langage que la Chambre a voulu commencer les réformes.

“Quant au Sénat, il n'a pas encore donné signe de vie ; jusqu'ici aucune séance publique. Le sultan vient d'y nommer un nouveau membre israélite, le docteur Castrobey. Il y a ainsi deux sénateurs israélites, un grégorien, trois grecs, un bulgare, un néo schismatique arménien, et pas un catholique.

“Damad Mahmoud pacha, beau-frère du sultan, qui dirige actuellement les affaires de l'Etat, déploie en toute circonstance son hostilité contre les catholiques. Afin d'écarter l'adoption de toute mesure qui pourrait leur être favorable, il a placé dans le cabinet, en qualité de ministre du commerce, son ami Tchamith Ohannes effendi, un des principaux néo-schismatiques. Il devrait se rappeler que tous les ministres turcs qui se sont signalés dans la persécution ont eu une triste fin.

“Les journaux turcs de Constantinople donnent comme terminée la défaite des Mirdites, population catholique de l'Albanie, dont j'ai dernièrement entretenu les lecteurs du Bulletin. Prink Doda, le chef de la Mirdite, se serait enfui devant l'armée turque qui avait pénétré jusqu'au cœur de la montagne, dévastant les habitations. L'église rencontrée sur la route a été profanée ; les vases sacrés ont été emportés, la croix a été insultée.

“On a destitué Yaver pacha, directeur général des télégraphes et des postes. C'était, parmi les fonctionnaires chrétiens, presque le seul Arménien catholique. Il appartient à la noble famille Tinghir, et sa femme est la fille de M. David Glavany, le doyen de la colonie française de Constantinople, renommé pour sa piété et ses qualités éminentes. Yaver pacha a été remplacé par un musulman. Damad Mahmoud pacha a voulu par là frapper l'élément catholique. C'est Yaver pacha qui avait organisé les télégraphes ottomans.”

On écrit de Constantinople, le 3 juillet 1877 :

## II

“Le Danube est franchi par l'armée russe. Le premier effet de cette invasion a été le massacre des habitants bul-

gares d'un village voisin de Kustenjé, dans la Dobroudja. Ce sont les Circassiens, aidés par les bachi bouzouks, qui ont commis ces atrocités ; deux cents personnes à peine ont pu échapper au carnage.

“ Des nouvelles désolantes arrivent de l'Arménie. La province de Van, en particulier, est actuellement le théâtre de forfaits inouïs. Les Arméniens, leurs familles, leurs monastères et leurs églises sont soumis à des horreurs sans exemple dans l'histoire. Il n'est pas possible de livrer à la publicité le récit détaillé des attentats que les Kurdes, les Circassiens et les bachi-bouzouks commettent dans cette chrétienté. Un journal arménien de Constantinople, le *Manzoumei-eskiar*, ayant publié une minime partie de ces horreurs, a été immédiatement supprimé ; et son rédacteur en chef, traduit devant le conseil de guerre, aurait été déjà envoyé en exil, si les influences et l'argent ne lui étaient venus en aide. Les habitants chrétiens de Bayazid ont été tous massacrés. Le patriarche des Arméniens grégoriens voulait se présenter au sultan pour porter plainte ; on ne le lui a pas permis. Aucun des coupables n'a été puni. Les Turcs prennent un plaisir particulier à accomplir leurs turpitudes dans les églises, sur les autels même. Les sacrilèges les plus révoltants y sont accomplis avec une sauvagerie incroyable. Plus les Russes avancent, plus la crainte des massacres augmente.

“ Pour atténuer l'impression fâcheuse de ces crimes, la Porte publie sans cesse des récits de cruautés commises par les Russes dans le Caucase. Quand elles seraient vraies, elles ne justifient pas le gouvernement turc qui a encouragé tous les excès, en les laissant impunis et en récompensant même leurs auteurs. Safvet-pacha, ministre des affaires étrangères, pressé par la plupart des ambassades, a donné à entendre que le gouvernement est impuissant à réprimer ces brigandages. Triste aveu et présage trop certain de désastres à venir. Les musulmans ont été tellement fanatisés que, pour eux, c'est la guerre d'extermination des chrétiens.

Il y a déjà assez longtemps les manœuvres odieuses furent employées par la Porte pour abattre la

Mirdite. Dernièrement on a amené ici quelques prisonniers mirdites ; parmi eux se trouvent le fils du capitaine Marco et l'aumônier du prince, M. l'abbé Primo Dochi, élève du collège de la Propagande, à Rome, à peine âgé de vingt-huit à trente ans. Tous ont été écroués aux prisons du ministère de la police, à Stamboul. Des démarches ont été faites pour délivrer au moins l'abbé Dochi. On a eu recours à plusieurs influences. Mgr Azarian, vicaire général de S. B. Mgr Hassoun, a parlé au grand-vizir et à Safvet pacha ; il s'est même porté garant pour le prêtre incarcéré. Safvet pacha, suivant son habitude, s'est montré disposé à relâcher le prisonnier " en considération de la conduite correcte des catholiques de la Bosnie et de l'Herzégovine." Mais jusqu'ici ses bonnes dispositions n'ont eu aucun résultat. L'abbé Dochi languit dans les prisons de Mehterhané, et l'on sait ce que sont les prisons turques. Djeved pacha, ministre de l'intérieur, qui a parcouru toute l'Albanie et qui connaît aussi la valeur de la Mirdite, s'oppose, dit-on, à l'élargissement de M. Dochi. Il voudrait détruire la Mirdite et la musulmaniser.

" Quant au Montenegro, les Turcs le représentent déjà comme anéanti, et la presse ottomane propose pour *vallé* (gouverneur général) de cette principauté vaincue l'un des généraux musulmans qui l'ont envahie. Mais les nouvelles les plus sûres montrent que la victoire des armées turques au Montenegro n'est pas encore complète.

### III.

" Les nouvelles des diocèses d'Artvin, d'Erzeroum, de Trébizonde et de Karpouth, exposés aux horreurs de la guerre, sont désolantes. Les missionnaires arméniens catholiques, pleins de zèle et de dévouement, ne cessent d'inspirer du courage aux populations. Les hordes sauvages auxquelles ces pays sont livrés n'épargnent que ceux qui embrassent l'islamisme.

" Les édits firmans, ordres émanés de la Porte, et les télégrammes, expédiés par les généraux des armées turques, parlent de l'exaltation de l'islamisme et de l'aide du Prophète pour le triomphe des armées. Le sultan lui-même,

dans tous ses télégrammes aux généraux, insiste particulièrement sur la confiance qu'ils doivent placer en Mahomet, pour faire triompher l'islamisme. Ainsi, le caractère de la guerre se dessine de plus en plus nettement, et les craintes de massacres se multiplient en proportion.

“ Dans toute l'étendue du théâtre de la guerre en Asie, c'est l'Église arménienne qui aura le plus à souffrir. Mgr Melchirédédinam, l'intrépide évêque d'Erzeroum, réside au cœur de l'Arménie, sur le haut plateau de cette région devenu le point de mire de l'expédition russe. En effet, les trois colonnes de l'armée russe d'Asie convergent vers Erzeroum. Quel sort est réservé à cet éminent prélat? Après lui avoir pris tous ses revenus, les autorités locales ne cessent de lui demander des secours pour l'armée turque. Les commissariats de l'armée emportent, sans rien payer, le blé, la farine et toute sorte de vivres que les villageois arméniens conservaient pour eux-mêmes.

“ Malgré toutes ces calamités, le jubilé épiscopal du Saint-Père a été célébré, à Constantinople, comme dans toutes les églises arméniennes de l'intérieur, avec un éclat extraordinaire. Tous les archevêques et évêques suffragants ont fait lire d'excellentes lettres pastorales; des prières ont été récitées, et des lettres collectives ont été adressées au Saint-Père.

“ Le présent de Mgr. Hassoun au Pape a été très gracieusement agréé. Sa Sainteté a plus d'une fois loué la beauté de cet objet qui consiste en une tabatière en or, faite à l'hôtel de la Monnaie de Constantinople, ornée de miniatures et enrichie de diamants. La tabatière et sa boîte étaient renfermées dans un sac en satin brodé d'or par les Sœurs arméniennes de l'Immaculée Conception. Cette broderie, d'une richesse tout orientale et d'un éclat merveilleux, portait l'inscription dédicatoire de la communauté arménienne catholique. Le Saint-Père a daigné exprimer sa satisfaction à M. l'abbé Ferahian, procureur de Mgr. Hassoun à Rome, en lui disant: “ — Merci à Mgr. Hassoun pour son magnifique présent.”

“ On voit que plus les souffrances et les tribulations de l'Église arménienne augmentent, plus sa foi se raffermi

et son dévouement à la chaire de saint Pierre éclate. Cette petite Église, assaillie par toute sorte de persécutions, d'attaques, de calamités et de désastres, au milieu des infidèles, des hérétiques et des schismatiques vieux ou nouveaux, demeure toujours inébranlable.

On écrit de Constantinople, le 8 août 1877 :

#### IV

“ Les nouvelles qui nous arrivent des provinces exposées aux horreurs de la guerre, soit en Roumélie et en Bulgarie, soit en Arménie, sont de plus en plus désolantes.

“ En Arménie, dès que l'armée russe eut commencé son mouvement de retraite, les hordes des Circassiens, des Kurdes et des bachi-bouzoucks envahirent les pays évacués et traitèrent les habitants chrétiens en véritables rebelles, les accusant d'avoir fait bon accueil aux troupes russes. Dans le district de Pasin et d'Atachgherd (province d'Erzeroum), la plupart des villages arméniens ne présentent plus qu'un monceau de ruines. A Artvin, siège d'un évêque arménien catholique, les bachi-bouzoucks ont plus d'une fois tenté d'envahir l'église pour se ruer sur les femmes. Ils ont maltraité un des vicaires qui leur avait fait des remontrances. On a été obligé de fermer l'église et d'interrompre le culte public. A Ardanoudj, le sous-gouverneur, aussitôt après la retraite des Russes, a fait appeler le curé, l'a souffleté et l'a jeté en prison, sous prétexte que, à l'entrée des Russes, il s'était présenté à leur commandant. Aussi 3,000 familles arméniennes des districts de Païin et d'Atachgherd, pour ne pas être massacrées par les Kurdes et les Circassiens, ont-elles suivi dans sa retraite l'armée du général Der Goughasof.

Quant à la Roumélie et à la Bulgarie, ces deux provinces ne sont, pour ainsi dire, qu'un vaste champ de carnage. L'élément turc et l'élément bulgare y sont aux prises avec un tel acharnement, qu'ils semblent menacés l'un et l'autre d'une destruction totale.

La guerre actuelle prend de plus en plus le caractère d'une guerre purement religieuse. Deux cents cheiks,

gardiens du tombeau du prophète, ont apporté dernièrement un drapeau que le gouvernement a fait exposer dans la mosquée de Sulei-maniyé, à Stamboul. Un avis officiel, publié dans les journaux turcs, dit que tout musulman, qui a souci du salut de son âme et de l'exaltation de l'islamisme, doit se rendre sous ce drapeau, y prier, et donner son nom comme volontaire. Depuis que la guerre a pris des proportions graves, des avis émanés du *cheïk-ul-islam* (département du culte islamique) invitent les populations musulmanes à assister aux prières qui, chaque jour, se font dans une mosquée différente. Ces prières sont suivies de discours guerriers où l'on explique les versets du Coran relatifs au *ghaza* (guerre sainte). A Stamboul, à Péra, à Galata et dans tout le Bosphore, pour enrôler des volontaires, on promène, au son du tambour et du *gourna* (sorte de fifre), des drapeaux sur lesquels sont inscrits des versets du Coran.

Un article d'une grande importance, inspiré sans doute par la *Liberté*, a paru dans le journal turc le *Vakit*, organe des Osmanlis. Il dit que le gouvernement ottoman n'a qu'un tort, c'est de professer la religion islamique. Il dit que la guerre actuelle n'est ni russo-turque, ni turco-slave, mais qu'elle est exclusivement islamico-chrétienne. Pour s'opposer au pan-christianisme, il faut constituer le pan-islamisme. Le *Vakit* fait donc appel aux populations musulmanes du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Égypte, de la Perse, de l'Asie centrale et des Indes.

Il est certain toutefois que la haine des Turcs se dirige principalement et immédiatement contre les Bulgares. Chaque jour, des centaines de ces malheureux, amenés par le chemin de fer comme espions et rebelles, sont mis à mort. En Roumélie et en Bulgarie, les représailles sont formidables.

Ces horreurs ont fini par causer dans la capitale une certaine appréhension. On craint le pillage, l'incendie et même le massacre. Les Circassiens, les *zeïbecks* (volontaires), les *bachi-bouzeuks* sont tous disposés à ces forfaits par la perspective d'un opulent pillage. Un grand nombre de familles ont quitté Constantinople et se sont ren-



dues en Grèce ou en Italie ; les autres, pour s'éloigner le plus possible des quartiers musulmans, se sont portées dans les îles des Princes. On est peu armé et l'inquiétude est générale. Les optimistes eux-mêmes croient que les hordes de Circassiens, de zèbels et de bachi-bouzouks, dont un certain nombre se trouvent toujours ici, peuvent en une nuit mettre le feu dans plusieurs faubourgs chrétiens de la capitale et du Bosphore, où la plupart des maisons sont en bois. L'incendie, allumé sur plusieurs points et attisé par un vent violent, jetterait la confusion, et le sauve-qui-peut serait suivi de pillage et de massacres. Les esprits sont tellement surexcités que le plus léger prétexte peut provoquer d'effroyables catastrophes. Les communautés chrétiennes fourniraient volontiers leur part à la formation d'une gendarmerie mixte assez forte pour protéger la capitale contre toute émeute intérieure. Mais le gouvernement ne s'y est pas encore décidé.

“ Les Turcs sont résolus à continuer la guerre à outrance ; ils ne veulent céder devant aucune épreuve ni accepter aucune médiation ; l'entraînement est général. Le gouvernement a appelé sous les drapeaux le troisième ban des moustafises. De tous côtés de nombreux soldats arrivent sans murmurer ; des corps de volontaires se forment aussi en grand nombre. Un article de fond, publié avant-hier dans le *Vakit*, rejette toute idée de conciliation. Il déclare que l'islam vaincra ou combattra jusqu'à la mort du dernier croyant.

## V

La chute de Safvet pacha, ministre des affaires étrangères, peut avoir de fâcheuses conséquences pour l'Église arménienne. Sans être complètement juste envers les catholiques, Safvet pacha comprenait au moins que le gouvernement turc avait intérêt à les protéger. Ainsi, il a montré, surtout ces deux dernières années, une certaine bienveillance pour les catholiques en général et pour les catholiques arméniens en particulier. Il a sensiblement soulagé leurs souffrances et réparé quelques injustices partielles. S'il n'a pas rendu justice entière, s'il n'a pas

supprimé le kupélianisme, il l'attribuait à certaines protections dont cette secte jouirait encore. Ses déclarations étaient très-nettes, ses promesses très-séduisantes, mais ses actes n'ont pas répondu à l'attente des catholiques. Néanmoins les catholiques, et en particulier les Arméniens, regretteront beaucoup cet homme d'Etat.

Nous avons déjà dit un mot au sujet des troubles qui avaient éclaté dans la Mirdite, et nous avons dit que, parmi les prisonniers envoyés à Constantinople, se trouvait un jeune prêtre, l'abbé Primo Dochi, aumônier du prince Bib-Derda de la Mirdite. Derviche Pacha, l'ennemi acharné des Mirdites, l'auteur et le provocateur des troubles qu'il qualifia d'insurrection dans le but d'envahir la montagne, a fait parvenir au gouvernement un rapport très-défavorable à M. Primo Dochi écroué avec ses cinq compatriotes dans les prisons de Stamboul. Il était bien difficile de délivrer ce prêtre, surtout sous le régime de la loi martiale. Safvet pacha, cédant aux prières qu'on lui avait adressées et désirant faire quelque chose d'agréable aux catholiques, a fait élargir M. Primo Dochi sous la condition qu'il se rendrait à Rome, afin que sa présence à Constantinople ou en Albanie ne pût servir de prétexte à ses ennemis. Sur un billet de Safvet pacha, le ministre de la police a donc remis le prisonnier à Mgr. Azarian qui, le lendemain même, l'a fait embarquer pour Rome.

---

#### NOTE ÉDITORIALE.

La notice biographique de feu M. A. Mailloux, que nous donnons plus haut, est extraite du journal "*Le Canadien*"